Introduction

Paul Valadier

Dans Nietzsche 1997 , pages 7 à 12
Éditions Michalon

ISSN 1269-8563

ISBN 9782841860760

Article disponible en ligne à l'adresse

https://shs.cairn.info/nietzsche--9782841860760-page-7?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Michalon.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Introduction

La lecture que l'on propose ici des théories nietzschéennes concernant le droit, et plus généralement la justice, s'appuie sur plusieurs hypothèses. La première fait corps avec une conception de la philosophie nietzschéenne. Nietzsche n'a pas élaboré dans son œuvre une philosophie du droit ; ses préoccupations philosophiques croisent évidemment ce domaine essentiel en toute société humaine, mais elles ne sont pas d'abord centrées sur ces questions. On tient donc pour acquis qu'il serait erroné de rechercher chez lui un ensemble dûment constitué qui traiterait comme tel de la philosophie politique (conception du pouvoir, des rapports sociaux, des systèmes de droit, des modes de gouvernement, etc.).

On part plutôt de l'idée (telle est l'hypothèse), explicitement soutenue à maintes reprises par le philosophe, que sa philosophie est une philosophie « à coups de marteau », qu'elle tente moins de proposer un corps de

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

doctrines « vraies » et définitives auxquelles il faudrait adhérer ou qu'on se devrait de professer, que de débusquer le lecteur, de l'entraîner dans la tentation, de le dérouter de ses chemins familiers pour lui proposer de « réagir » à ce qu'il tient pour acquis, en le considérant sous une autre perspective. Nietzsche n'est pas à la recherche de disciples ; il suppose des lecteurs habités par des convictions et il veut (comme Socrate ?) les amener à réaliser que ce qu'ils tiennent pour assuré l'est peut-être moins qu'ils ne le pensent. Il veut les aider à se regarder sous une autre perspective ou, selon l'expression d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, à se métamorphoser, ce qui ne signifie pas à se convertir ou à se rallier aux idées du philosophe. Ceux qui prétendent avoir été, être ou devenir nietzschéens, montrent par là même à quel point la démarche nietzschéenne leur a échappé.

Ainsi Nietzsche se fait-il une idée de ses interlocuteurs ; il les tient pour des gens convaincus des « idées modernes », « démocrates », « égalitaires », partisans des droits de l'homme, « libéraux », imprégnés de christianisme ; il s'adresse à eux pour les provoquer, ou au moins pour les aider à se libérer d'une adhésion à des croyances inertes, ou qui vont de soi, comme des évidences non remises en cause. Par ses outrances mêmes, il instaure une stratégie par laquelle les inconditionnels

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

se replieront comme des huîtres sur leurs croyances et n'entendront pas (caricatureront) les propos du philosophe, mais grâce à laquelle certains autres, peu nombreux à vrai dire selon lui, pourront entendre quelque chose, et donc transformer de manière plus vivante ou plus vraie leur rapport à leurs convictions. Mais il doit être clair que Nietzsche tient pour acquis que les « idées modernes » dominent les esprits, et qu'il convient d'éviter les catastrophes qui risquent de se produire si ces idées ne sont pas profondément mises en cause et donc métamorphosées. En tout cas, Nietzsche n'avance pas sur le présupposé de la table rase : il tient que ses lecteurs ont des convictions, et c'est sur elles que sa philosophie prétend « travailler » et provoquer des déplacements.

Cela conduit à une seconde hypothèse qui concerne la méthode généalogique proposée par le philosophe. Les lois d'un peuple renseignent moins sur ce qu'il est que sur ce qui lui est étranger (*le Gai Savoir*, § 43) ; elles témoignent de tout ce qu'il refuse, alors que de lui-même il identifie son système juridique comme le seul juste et sensé. La particularité, voire la partialité de son système lui échappe ; le rôle du philosophe consiste précisément à lui dévoiler cette unilatéralité pour qu'il en décèle les dangers. D'où la nécessité de procéder de manière comparatiste, en mettant en

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

regard des croyances modernes tenues pour incontestables, d'autres systèmes de valeurs ou d'autres croyances : non point pour les imiter ou les parodier, mais pour pouvoir comparer, ouvrir des perspectives originales, sortir des illusions qui identifient ce que l'on est à ce qui doit être et ne peut pas ne pas être tel. La méthode généalogique qui vise à procéder par larges enquêtes ethnographiques, anthropologiques et psychologiques, selon le vœu formulé dans la remarque finale de la Première Dissertation de la *Généalogie de la morale*, trouve là son fondement. Même si une telle méthode reste chez Nietzsche plus un projet qu'un programme effectivement suivi, on ne peut en omettre l'importance, si l'on veut rendre compte du projet du philosophe.

Nietzsche cherche donc à bousculer son lecteur démocrate en lui dévoilant une autre, ou d'autres possibilités de regard sur les choses. Et tel est l'angle sous lequel nous tenterons d'entendre les provocations nietzschéennes en matière de droit et de justice : et si l'égalité que l'on tient, cela va de soi, pour le summum de la moralisation des rapports sociaux en était leur plus sûr fossoyeur ? et si notre droit qui tente d'assurer harmonie sociale et convivance, tuait la vie et répandait chaos, violence et mort ? et si notre justice, au lieu d'être réellement juste, s'avérait un

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

subtil système de ressentiment et de vengeance ? Plus largement encore : et si la société moderne, qui se croit supérieure à toute autre, était le fruit de la décadence et la pointe avancée du nihilisme ?

On peut refuser ces questions ; mais si on accepte de les entendre, ce n'est pas nécessairement pour adhérer à un système inégalitaire, « aristocratique », élitiste, « vitaliste », anti-moderne et anti-démocratique que Nietzsche proposerait comme le seul vrai : le penser, ce serait encore reproduire la maladie moderne de l'identification à ce qu'on tient pour vrai, et donc ne pas savoir ménager de recul. « Deviens ce que tu es » (*le Gai Savoir*, § 270) : combien de lecteurs, tout en cherchant à entendre l'autre vraiment différent, sont-ils capables de devenir ce qu'ils sont, sans imiter l'autre et se renier eux-mêmes ? Nietzsche eût haï les clones, mais il eût aimé ceux qui, capables de l'entendre, acceptent de prendre en compte ses avertissements et de transformer assez leurs points de vue pour être moins unilatéraux et plus créateurs...

Faut-il ajouter qu'on ne prétend pas présenter ici la vérité enfin dévoilée d'une œuvre qui reste ambiguë et susceptible d'appréciations opposées, particulièrement en matière politique, juridique et sociale. On veut toutefois rendre justice à une pensée plus subtile et

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

nuancée qu'on ne dit, pensée qui sollicite des oreilles fines, selon la demande réitérée de maints aphorismes particulièrement insistants sur ce point. On s'attachera donc aux textes dans lesquels Nietzsche s'est reconnu, puisqu'il les a publiés ; cette position de méthode n'écarte pas les *Posthumes*, mais elle implique qu'on ne leur fasse pas un crédit inconditionnel ou qu'on les mesure toujours aux œuvres publiées.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

I. Préjugés démocratiques et plébéisme

Paul Valadier

Dans Nietzsche 1997 , pages 13 à 48
Éditions Michalon

ISSN 1269-8563

ISBN 9782841860760

Article disponible en ligne à l'adresse

https://shs.cairn.info/nietzsche--9782841860760-page-13?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Michalon.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

I
Préjugés démocratiques et plébéisme

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Le règne du dernier homme

Le prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra* s'ouvre sur une dramatique confrontation entre Zarathoustra, qu'on peut tenir pour le porte-parole de Nietzsche, et la foule de la ville dite « La vache tachetée » ; comme l'indique ce titre ironique, celle-ci n'est qu'une bigarrure sans unité, une collection de couleurs disparates, une multiplicité désordonnée, mais curieusement ses habitants n'en sont pas peu fiers ; ils se considèrent même comme des hommes supérieurs, les derniers des hommes, ceux qui se tiennent à l'extrême pointe avancée sur la flèche de l'évolution humaine, ceux donc qui, étant au terme, n'ont plus à envisager d'au-delà ou de dépassement. Comment donc entendraient-ils le message de Zarathoustra qui les appelle à se dépasser et à enfanter des étoiles dansantes ? Ces

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

hommes raisonnables ne sont pas prêts à adopter de telles billevesées, ils ont « inventé le bonheur », ils ont besoin de chaleur, d'entente fusionnelle avec le prochain, de travail certes, mais sans fatigue ; ils refusent les risques et s'ingénient à faire reculer souffrance et pauvreté trop rude ; ils ne veulent plus de chefs, car pourquoi encore gouverner et obéir, puisqu'ils sont « tous égaux » ; d'ailleurs, quiconque ose penser autrement que ce politiquement correct « va de son plein gré à l'asile de fous » (il n'y a donc même pas à les y contraindre...).

Le dernier homme du *Zarathoustra* est le portrait du démocrate moderne : ne se considère-t-il pas comme l'homme supérieur, ayant atteint la fin de l'histoire, dans une civilisation qui a su s'arracher aux ténèbres de son propre passé (moyenâgeux, comme on dit en pinçant le nez) et couper par rapport aux misères de l'humanité en général ? Il peut prétendre même savoir ce que Socrate « ne croyait pas savoir, ce que le célèbre vieux serpent avait promis d'enseigner jadis, – on "sait" aujourd'hui ce qu'est le bien et le mal », et de la sorte le dernier homme peut « proclamer obstinément, inexorablement : "Je suis la morale même, et il n'en existe pas d'autre" » (*Par-delà bien et mal*, § 202). Il sait ce que personne avant lui, ni la philosophie (Socrate) ni la religion (la Bible s'ouvrant dans le livre

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

de la *Genèse* par la mise en garde devant le faux enseignement du serpent tentateur) ne prétendaient savoir avec assurance : la morale, c'est lui, il n'a donc pas à chercher loin pour la trouver, il suffit qu'il se regarde lui-même ou qu'il écoute son cœur (ô Rousseau !) pour savoir ce qu'est le bien. Ainsi il peut être satisfait de soi, et donc, se considérant comme achevé, accomplissant en lui le sens de l'univers, de l'histoire et de la morale, qu'aurait-il à recueillir auprès des autres, puisque bien évidemment c'est à lui de tendre une main secourable à ceux qui sont encore en route pour les attirer vers cet achèvement dont il se fait gloire ? Un tel homme est au centre, le sait et s'en glorifie : il peut légitimement penser qu'il accomplit le devenir de l'univers, et que tout prend sens par rapport à lui.

C'est d'ailleurs pourquoi les derniers hommes peuvent aussi tenir ce discours : « nous les bons – *nous sommes les justes* », car ce qu'ils réclament, « ils ne l'appellent pas représailles, mais "triomphe de la justice"; ce qu'ils haïssent, ce n'est pas leur ennemi, non, ils haïssent l'"*injustice*", l'"impiété" » (*Généalogie de la morale*, I, § 14). Par de tels propos, se fait jour d'ailleurs une autre prétention – qui s'avère un piège redoutable : le dernier homme n'en veut pas tant aux individus injustes, à des êtres en chair et en os, à des ennemis identifiables. À travers eux, son

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

combat porte beaucoup plus radicalement contre des idées à majuscule : il s'en prend au règne de l'Injustice, du Mal, de l'Impiété, à des Idéaux d'autant plus redoutables qu'ils sont par définition insaisissables et toujours renaissants sous des formes multiples et déroutantes. Dès lors, un tel combat peut-il connaître une fin, ne faut-il pas sans cesse se mobiliser contre l'hydre aux mille têtes ? Puisque le dernier homme est le bien, comment ne serait-il pas engagé dans une lutte inexpiable envers ce qui s'oppose à lui, et qui ne peut être que le Mal ?

Mais on devine à quel point ce nombrilisme est porteur de revers que ne soupçonne guère celui qui n'est après tout qu'un « animal domestiqué », heureux de se trouver dans une cage dont il ne voit plus les barreaux... Il est un premier piège que n'aperçoit pas nécessairement le dernier homme. En se donnant ainsi en modèle, le moderne offre d'abord et avant tout un spectacle ridicule, source d'une intarissable rigolade (*Généalogie de la morale*, II, § 16) : ainsi donc les éternités d'éternité n'auraient existé que pour qu'il advienne à lui-même ? Joli anthropocentrisme dont le ridicule apparaît dès qu'on considère d'un peu près cette merveille de l'univers. Se peut-il que le sens de l'univers consiste à aboutir à cet être heureux de ses petites ambitions, replié sur lui-même, craintif

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

devant tout risque et effrayé d'une mort qu'il cherche à nier, si fragile qu'il s'ingénie à écarter de son chemin le moindre obstacle pour que tout soit lisse, assuré, rond, bref ennuyeux et plat ?

Or, et c'est ce qu'il ne voit pas ou ne veut pas voir, le dernier homme, en se croyant un centre, s'installe dans une insatisfaction permanente qui le dévore et l'accable. Si haut soit-il sur l'échelle des êtres, il connaît encore des souffrances ou éprouve des injustices ; or il ne devrait pas en être ainsi. Devant cette situation insupportable, il ne peut que se considérer comme une victime : victime de la méchanceté des choses, d'un monde injuste ou mal fait, de complicités sournoises contre son bien-être ; la malheureuse victime doit par conséquent chercher des coupables. Et la voilà entrée dans un jeu indéfini de dénonciations, de mécontentements, d'acrimonies, qui constituent le tumulte même du monde moderne en politique comme dans la vie intellectuelle.

Ainsi le dernier homme prétendument si satisfait [de lui] est insatisfait [de tout], et donc vraiment insatisfait de lui-même, mais sans pouvoir en comprendre les raisons. La clé de cette énigme lui échappe, et c'est pourquoi il se mobilise pour condamner et détruire tout ce qui s'oppose à la jouissance de son

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

petit bonheur. Insatisfait au sein de sa satisfaction, il est entraîné dans un processus de destruction de ce qui s'oppose à son bonheur, et diffère de lui. Ah ! comme la vie serait plus agréable, plus vivable en un mot, si personne ne différait des autres (de moi), si chacun était semblable à l'autre, bref si l'égalité régnait vraiment. Mais malheureusement, il y a toujours un obstacle inattendu au règne égalitaire, et c'est bien pourquoi la tâche est indéfinie et la lutte finale (ce que Nietzsche appelle « le sabbat de tous les sabbats ») toujours reportée parce qu'inachevable. Programme paradoxal pour le dernier homme par principe fatigué du fardeau de la vie, et qui se voit engagé dans un projet terriblement fatigant : celui d'écarter tout ce qui diffère, toute inégalité, toute injustice...

Le second piège est bien plus redoutable encore : il ne s'agit pas seulement de vaincre les autres dans leurs différences, mais, puisque le moderne s'identifie à la morale et à la justice ou à l'égalité, de combattre le mal, l'injustice et l'inégalité en tant que tels. Lui, supérieur à un monde si mal fait, se doit donc de le changer, de le remettre sur ses pieds, de le réordonner dans le sens de l'idéal, de se penser « contre » le monde (*le Gai Savoir*, § 346). En particulier, il doit combattre des idées dangereuses en elles-mêmes. Ses haines sont moins siennes qu'oppositions irréduc-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

tibles à l'Injustice, ou au Mal. Elles ne sont pas siennes, mais trouvent leur inspiration dans la Vérité et la Justice. Voilà pourquoi ses haines sont justes, justifiées, légitimées, bonnes en elles-mêmes, mais voilà pourquoi aussi, l'injustice renaissant toujours, le mal ne cessant de régner, la justification de la lutte est toujours impérative et actuelle.

On comprend à partir de là pourquoi, selon Nietzsche, une société moderne génère nécessairement une insatisfaction généralisée. En particulier, l'illusion d'un règne de l'égalité entraîne ce qu'il appelle une tyrannie qui ne peut avoir de fin. À cet égard, son inquiétude s'apparente à celle d'un Tocqueville qui pensait lui aussi que l'extension progressive de l'égalité des conditions rendrait toujours plus vive et plus insupportable la plus minime inégalité, suscitant ainsi une rivalité généralisée de chacun avec chacun. Selon un diagnostic fort proche, Nietzsche estime que « l'apparition d'hommes tout pareils et pareillement médiocres » (*Par-delà bien et mal*, § 242) irritera leur sens de l'égalité, car quoi qu'ils fassent, ceux-ci ne s'éprouveront jamais entièrement égaux. La raison très fondamentale en est que chacun ne se juge qu'à partir de l'opinion des autres. Or comment maîtriser une telle opinion ? comment supposer qu'elle va refléter une image de soi dont le particulier puisse se satisfaire ? comment

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

rêver que l'opinion reproduise l'image même qui donne jouissance à chacun ? Hypothèses d'autant plus improbables que le moderne ne veut pas et ne peut pas exister à partir de lui-même, dans sa différence, qu'il veut surtout ne pas différer, ni se singulariser, qu'il tient avant tout à se confondre dans le troupeau égalitaire. En ce sens, pour utiliser le vocabulaire nietzschéen, l'homme supérieur n'est qu'un faible, un esclave, un plébéien, car son idéal d'égalité lui interdit de s'affirmer par soi-même et surtout de se juger éventuellement supérieur aux autres (*Ibid.*, § 260). Comment le pourrait-il, lui qui tient pour un idéal souhaitable et réalisable l'égalité de chacun avec chacun, et qui dénonce comme condamnable toute affirmation de soi qui pose une différence par rapport à un autre ?

Ainsi ne peut que régner l'indifférenciation. Toute inégalité doit être abattue, entre catégories sociales comme entre sexes ; il ne faut surtout pas que l'homme soit viril, ni la femme féminine : ne serait-ce pas encore admettre une inégalité funeste à l'égard de l'idéal commun ? En d'autres termes, d'ailleurs équivalents, partout doit régner la pitié, entendue comme sentiment de communion entre êtres égaux, également souffrants devant un sort injuste ou une société mal constituée, commisération qui fait se rejoindre les êtres en une volonté commune ou qui promeut la

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

« disparition » ou l'exténuation de soi selon les perspectives de Schopenhauer si vertement critiquées par cet ancien admirateur et disciple que fut Nietzsche. D'où « la honteuse efféminisation sentimentale moderne » (*Généalogie de la morale*, avant-propos, § 6), parce que le slogan moderne n'est autre que « différence engendre haine » (*Par-delà bien et mal*, § 262). Chacun est d'ailleurs devenu si réglé, si domestiqué et si programmé qu'on n'a même plus peur de l'homme moderne ; encastré dans les règles convenues et dans les modes imposées, dont il ne veut ni ne peut se différencier, il n'a plus rien d'improbable, ni dans ses manières de se comporter (vêtements, loisirs, habitat, amours), ni dans sa façon de penser (il sera utilitariste comme tout le monde et évitera les doctrines qui singularisent).

« Aujourd'hui nous ne voyons rien qui veuille devenir plus grand, nous pressentons que tout va s'abaissant, s'abaissant toujours, devient plus mince, plus inoffensif, plus prudent, plus médiocre, plus insignifiant, plus chinois, plus chrétien – l'homme, il n'y a pas de doute, devient toujours "meilleur"... Tel est le funeste destin de l'Europe – ayant cessé de craindre l'homme, nous avons du même coup cessé de l'aimer, de le vénérer, d'espérer en lui et même de le vouloir » (*Généalogie de la morale*, I, § 12).

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Il est d'ailleurs hautement probable, et ici encore l'inquiétude de Nietzsche rejoint celle de Tocqueville, que cet homme égalitaire et fatigué n'aspire en toute logique qu'à se soumettre à quiconque lui assurera la tranquillité dans la jouissance également garantie à chacun. « Ces Européens à venir offriront probablement dans l'ensemble l'apparence d'ouvriers bons à tout, bavards, faibles de volonté et utilisables à toutes fins, qui ont *besoin* d'un maître, d'un chef autant que de leur pain quotidien ; bref la démocratisation de l'Europe engendrera un type d'hommes préparés à l'*esclavage* au sens le plus raffiné du mot » ; le risque est grand que les « conditions nouvelles » soient « éminemment propres à donner naissance à des hommes d'exception du genre le plus dangereux et le plus séduisant » (*Par-delà bien et mal*, § 242). Mais si l'hypothèse d'une soumission à quelque homme d'exception n'est qu'une probabilité, une autre peut se réaliser, plus probable quant à elle : le moderne sera tout heureux de s'abriter sous l'ombre tutélaire du plus froid de tous les monstres froids, l'État omniprésent et bienveillant, notre « nouvelle idole », selon le chant célèbre du premier livre du *Zarathoustra*, idole à qui l'on demande à la fois toujours plus en vue d'être protégé des risques (« toujours plus d'État ») à condition que l'idole ait le bon goût de rester en même temps discrète (« tou-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

jours moins d'État »), comme si ce double vœu n'était pas contradictoire, et ne devait pas forcément accroître la bienveillante tyrannie de l'idole, puisque c'est encore à l'État qu'on demande d'être discret...

Tout cela converge vers le diagnostic nietzschéen bien connu : nous assistons à la victoire des faibles sur les forts, au « soulèvement des esclaves en morale » (*Généalogie de la morale*, I, § 7), à la domination des idéaux démocratiques d'égalité à l'ombre desquels triomphent contre toute autre perspective l'impuissant, le tard-venu, le peureux de la vie, le laissé-pour-compte, autant de qualificatifs variés, abondants, choquants, à prendre tout à la fois comme le fruit d'une indignation et comme autant de qualificatifs risibles ou caricaturaux. La faiblesse des faibles est essentiellement physiologique, mais ce mot n'est pas à entendre en un sens positiviste ; cette faiblesse consiste à ne pas pouvoir porter et supporter la vie en ce qu'elle a de dérangeant, de non immédiatement adapté aux petites attentes ou aux désirs spontanés du dernier homme ; elle est fatigue physique et accablement à porter sa vie corporelle, mais elle s'élève en prétention, en « conception du monde » quand le faible érige sa faiblesse en philosophie de la vie, en norme de jugement, en règle à partir de quoi il tient pour acquis que ce qu'il ne peut pas

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

supporter est en droit insupportable, et donc que la vie doit être rectifiée dans le sens de son désir – ou que la société doit être reconstruite selon ses canons à lui. Être conforme à son image, à la conception qu'il se fait du bien et qui coïncide avec ses intérêts propres.

Cette victoire des faibles équivaut donc au triomphe des illusions démocratiques ou au « plébéisme » (*Ibid.*, § 4) : par plèbe, il faut entendre ce magma dans lequel tout est identique et indifférencié, parce que rien n'a la force de prendre distance et que ne pas prendre distance y est érigé en idéal. Et Nietzsche, parlant ainsi, demeure si peu à un niveau de politique immédiate qu'il introduit comme en passant le gros mot de « nihilisme » (*Ibid.*, § 12) : mot si lourd et si chargé qu'il convient pour le moment de l'enregistrer sans chercher encore à le préciser. Il peut cependant faire pressentir que les enjeux du diagnostic ne sont pas minces ni superficiels. Derrière l'ironie cinglante et le diagnostic impitoyable : la mort et le néant...

« La vérité est dure »
(Par-delà bien et mal, § *257)*

Le faible répugne à regarder la réalité en face. Il ne veut pas voir que la vérité est dure, et donc il préfère la nier ou l'amender. Que refuse-t-il de voir ? Quelle est cette vérité dure qu'il ne peut supporter ? Des considéra-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

tions bien évidemment déplaisantes, et que Nietzsche ne craint pas d'étaler avec insistance, comme par provocation ou par défi, sachant bien quelles réticences il soulèvera, quelles indignations il provoquera, quelles réfutations il entraînera de la part des doctes « grenouilles froides » qui pensent jeter sur le réel un regard objectif et vrai (*le Gai Savoir*, § 1, ou *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, « Des savants »). Le propos est d'autant plus violent et provocant qu'il s'agit bien de susciter l'indignation du faible, et par là même de montrer combien il est incapable d'affronter la dureté du réel, sa révolte devant ce qui est, témoignant ainsi de son incapacité à s'élever à la hauteur du réel ou à en pressentir la profondeur.

Comment ne pas se voiler la face, en effet, quand on entend affirmer que la vie est foncièrement lutte et exploitation, déchirement et conflit, domination des uns sur les autres ? « Ici on doit penser de manière fondamentale sur ce qui est fondamental et se défendre de toute faiblesse sentimentale : vivre, c'est *essentiellement* désappropriation, blessure, domination de ce qui est étranger et faible, oppression, dureté, imposition d'une forme propre, incorporation et du moins, au mieux, exploitation, – mais pourquoi doit-on toujours justement utiliser des mots qui depuis toujours sont imprégnés d'une intention

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

calomniatrice ? Justement tout corps, à l'intérieur duquel [...] les individus se traitent en égaux – cela arrive en toute saine aristocratie – doit lui-même, s'il est un corps vivant et non moribond, faire contre les autres corps tout ce dont les individus en lui s'abstiennent les uns à l'égard des autres : il devra être volonté de puissance faite corps, il devra croître, accaparer, tirer à soi, gagner un poids supérieur s'il veut *vivre* – non pas par une quelconque moralité ou immoralité, mais parce que vivre, c'est *volonté de puissance* » (*Par-delà bien et mal*, § 258).

Et Nietzsche, parfaitement conscient de la réticence que de tels propos provoquent chez le lecteur, d'ajouter : « il n'est pas de point plus que celui-là sur lequel la conscience commune de l'Européen s'oppose à tout enseignement », car justement ledit Européen vit sur la conviction qu'un jour « l'exploitation n'existera plus ». Mais si la vie est exploitation, rêver d'une fin de cette exploitation, n'est-ce pas rêver de l'anéantissement de la vie, donc de mort ? Qu'une organisation interne à une société, comme le passage le note à propos d'une société dite aristocratique, introduise un principe égalitaire entre membres du même corps, ne s'oppose pas à cette philosophie réaliste. Et donc, nous y reviendrons, Nietzsche ne suppose nullement que les principes d'organisation politiques ou

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

juridiques d'une société donnée doivent se calquer sur ce principe d'exploitation : il récuse en revanche la prétention de cet aménagement – nécessaire, typique d'un acte créateur de société – à éteindre la condition fondamentale de toute vie naturelle et humaine. Il suggère bien plutôt qu'un tel aménagement doit s'opérer dans la conscience d'une exception dangereuse, quoique inévitable, par rapport aux canons de la vie, ou encore que cet aménagement limité et circonstancié ne peut prétendre supprimer le fond ténébreux du réel. Or précisément, le « tard venu », se croyant plus malin que la vie même, prétend, lui, du haut de sa suffisance, établir un ordre social qui contreviendrait au principe selon lequel tout vivant est vivant. Il veut une société vivante en tablant sur un principe mortel à toute vie...

Car, on le pressent, ce regard réaliste et cruel porté sur la vie ne s'épuise pas dans un vitalisme cosmique qui laisserait indemne l'organisation sociale. Le même aphorisme tient qu'il s'agit là « du principe fondamental de la société ». En d'autres passages, Nietzsche enfonce le clou : toute société commence sous la tyrannie d'une violence dominatrice, et non par le conte de fée ou selon la superstition pieuse d'un contrat social que les individus coalisés passeraient entre eux pour se protéger de la violence naturelle ou sociale.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

« La vérité est dure. Disons-nous sans ménagement comment toute haute civilisation jusqu'ici a *commencé* sur terre ! Des hommes d'une nature encore naturelle, des barbares au sens le plus effroyable du mot, des ravisseurs, encore en possession de forces de volonté et de désirs de puissance inentamés se sont jetés sur des races plus faibles, plus civilisées, plus pacifiques, peut-être commerçantes ou pastorales, ou sur de vieilles civilisations épuisées qui dilapidaient leurs ultimes forces de vie en brillants feux d'artifice d'esprit et de corruption » (*Par-delà bien et mal*, § 257).

Certes, Nietzsche n'a pas souci de fournir les « preuves » ethnographiques ou historiques de ses affirmations. Mais aussi bien son propos ne relève pas de ce type de considération. Il faut plutôt dire que son *a priori* s'appuie sur une philosophie de la création artistique. Rien ne se crée ou ne se construit sans la mise en œuvre d'une puissance, sans la mobilisation d'une volonté capable de donner forme à un chaos ou à une pluralité anarchique d'éléments, sans une énergie qui domestique et impose une loi. Les aphorismes de *Par-delà bien et mal* qui suivent ceux que nous venons de citer ne laissent guère de doute à cet égard. Ils ajoutent même l'idée selon laquelle une création a d'autant plus de chances de réussir qu'elle rencontre des

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

conditions de départ défavorables (§ 262), car alors la volonté créatrice doit davantage se mobiliser et se tendre, puisqu'elle n'est nullement assurée du succès. Rien ne se crée dans la conciliation harmonieuse et aimable, ou selon les termes d'une gentille comptine bucolique à travers une bienheureuse convergence de volontés, faites pour s'accorder les unes aux autres...

Au fond, il faut aller jusqu'à dire qu'est ici mise en œuvre, non point seulement une considération sur la nature de la vie en général, mais une philosophie (ou une psychologie) de la volonté, dont les termes sont posés également dans *Par-delà bien et mal* (§ 21). Ou encore, que cette philosophie de la vie, ou de *l'être*, concerne bien évidemment la réalité humaine, telle que chacun peut la découvrir en soi, s'il ne veut pas (trop) se faire illusion. La volonté n'est pas une faculté ni une entité simple, mais plutôt une sorte d'édifice complexe, constitué par des tensions entre forces diverses et opposées les unes aux autres ; l'édifice n'est vivant que s'il combine ces forces et entretient la tension entre elles ; vouloir que cesse le jeu conflictuel des forces, ce serait vouloir l'écroulement de l'édifice, l'exténuation de la volonté, la fin de la vie. Ne pas supporter les tensions constitutives de toute volonté, voilà encore ce qui caractérise la volonté faible, celle qui, par toutes sortes

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

de ruses ou d'illusions (croyances, soumission à plus grand que soi, narcotiques divers), tente de faire baisser la tension, voire de la supprimer. Tentative d'ailleurs vaine, mais qui engage dans un processus indéfini de lutte contre soi, selon l'acharnement caractéristique des formes les plus diverses d'ascétisme, formes qui ne prospèrent pas seulement dans la vie spirituelle ou morale (lutte contre les passions), mais tout autant dans la vie politique et sociale : recherche de l'harmonie, de la société bonne et juste, rêve d'une parfaite égalité des conditions, etc.

Bref, on pourrait ici employer une expression trop vulgarisée pour être bien entendue et dire : la vie est *volonté de puissance*, car elle est fondamentalement et inexorablement jeu de forces constamment en relations de contradiction et d'adversité. Le chant intitulé *Du dépassement de soi-même (Von der Selbst-Ueberwindung)* au second livre d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, illustre parfaitement la conception nietzschéenne de la volonté de puissance. Nietzsche y dénonce d'abord le désir bien humain, et trop humain, de tout « rendre concevable », de ramener ce qui est à une compréhension rationalisée, au nom de ce qu'il appelle « volonté de vérité ». Celle-ci ne consiste pas à chercher des vérités, ce par quoi l'homme se caractérise inéluctablement en effet (et affirmant cela, Nietzsche récuse

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

l'irrationalisme). Bien plus radicalement, il y a « volonté de vérité » quand il y a volonté d'identifier ce qui est à du concevable, de supprimer le non-dicible, l'abîme sur lequel s'affirme toute vérité scientifique ou morale. Ainsi est-il inévitable de fixer des valeurs, mais ces jugements « solennels et masqués » deviennent trompeurs si l'on oublie qu'ils sont toujours charriés sur le grand fleuve de la vie. Ce fleuve n'est pas dangereux si on se laisse porter par lui, si l'on n'oublie pas, surtout, que c'est lui qui porte l'esquif où trônent les valeurs. Le danger vient de quiconque s'accroche à ces valeurs par peur d'en voir le caractère transitoire, et donc récuse le mouvement même qui pourtant leur donne sens. Le danger vient d'une volonté de puissance épuisée qui nie ce qui la caractérise et la constitue, à savoir d'être « inépuisable et créatrice ». Il vient encore du refus de considérer ce que Zarathoustra présente explicitement comme le résultat d'une expérience personnelle longue et douloureuse, car « j'ai suivi le vivant, j'ai marché sur les plus grands et les plus petits chemins afin de connaître sa manière. Lorsque sa bouche était fermée, j'ai saisi son regard dans un miroir à cent facettes afin que son œil me parlât. Et son œil m'a parlé. » « Voilà ce que la vie m'a enseigné jadis (et vie désigne ici l'expérience personnelle du philosophe marquée par la maladie et la proximité de la mort – non une théorie abstraite

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

sur la vie en général) : et je m'en sers, ô sages parmi les sages, pour vous résoudre l'énigme de votre cœur. » Or « partout où j'ai rencontré quelque chose de vivant, j'ai trouvé la volonté de puissance ; et jusque dans la volonté de celui qui sert, j'ai trouvé la volonté d'être maître ».

Texte précieux car il écarte l'interprétation courante selon laquelle pour Nietzsche il y aurait d'un côté faiblesse et désir de soumission (ou catégories d'individus ou de groupes caractérisées par eux) et d'un autre côté maîtrise et désir de domination, ou encore deux camps irréductiblement séparés par un destin qui enfermerait le faible dans la faiblesse et consacrerait à jamais le fort dans sa force. Même le faible veut être maître, et pour son compte le fort n'est jamais si fort qu'il ne connaisse quelque faiblesse, ou encore que sa volonté ne soit elle-même divisée. Les plus grands poètes, les Byron, Musset, Poe, Leopardi, Kleist, Gogol, nous est-il dit dans *Par-delà bien et mal* (§ 269) considérés « tels qu'ils sont » apparaissent, malgré ou à cause de leur génie, comme des « hommes de l'instant qui passe, enthousiastes, sensuels, puérils, frivoles [...] avec des âmes qui ont ordinairement une fêlure à dissimuler, se vengeant souvent par leurs œuvres de quelque souillure intime » ; ils surmontent leurs faiblesses profondes par une force créatrice rela-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

tivement plus grande, et voilà en quoi ils sont créateurs, mais la faiblesse n'est jamais effacée ; on comprend alors « quel *supplice* ces grands artistes, et avec eux les grands hommes en général, ne sont-ils pas pour celui qui les a devinés ».

Telle est la raison pour laquelle les faibles peuvent vaincre les forts. Aux yeux de Nietzsche cette victoire a toujours été la plus probable – au détriment de celle des forts. Ce fut vrai dans le passé, tout laisse à penser que ce le sera encore dans l'avenir. « Le plus faible s'introduit par des chemins détournés dans la forteresse et jusqu'au cœur du plus puissant – et vole de la puissance », dit-il dans le chant du *Zarathoustra* que nous commentons. Et dans *Par-delà bien et mal* (§ 262), la sentence, inquiète, dure, « injuste », tombe sur la société européenne : « Les médiocres seuls ont une chance de se perpétuer, de se reproduire, ce sont les hommes de l'avenir, les seuls qui survivront. » Ces diagnostics extrêmes renvoient effectivement à une conception bien déterminée de la volonté, et c'est cette conception qui leur donne sens. Il n'est pas de volonté unifiée, uniquement dans le sens de la faiblesse ou uniquement dans le sens de la force. Chaque volonté est jeu subtil de forces et champ de luttes entre elles. Et il est rarissime qu'une volonté soit fixée dans un tel triomphe de soi qu'elle ne connaisse quelque faiblesse.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Ne serait-ce pas une autre forme d'illusion ou de maladie que de croire à une volonté forte qui ne serait que forte ?

C'est à partir de cette instabilité fondamentale que Nietzsche peut affirmer que « la vie m'a confié ce secret : vois, m'a-t-elle dit, je suis *ce qui doit toujours se dépasser soi-même* ». Secret et non vérité facilement publiable et aisément colportable sur le marché de la ville où pullule le dernier homme. Parole qui peut cependant être murmurée à une oreille attentive. Parole d'une vie qui justement parle, n'étant point ici puissance anonyme, force de la nature, pulsions biologiques irrationnelles, mais ce qui s'offre comme réalité dicible sur la base d'une expérience personnelle, laquelle, si l'on s'en réfère à Nietzsche, n'est nullement celle de la jubilation, de l'emportement érotique ou enthousiaste, mais, comme chacun sait, l'expérience de blessures, de maladies et de frôlement des abîmes. Expérience et paroles peu consolantes en vérité, mais dans lesquelles il n'y a pas à chercher de consolation : « Ainsi la suprême méchanceté fait partie de la suprême bonté : mais celle-ci est justement bonté créatrice. » Et ici on pourrait citer les pages magnifiques de l'avant-propos du premier livre de *Humain, trop humain*, rédigées à Nice au printemps de 1886, où le rescapé d'une longue période de « descente aux Enfers » (*Humain, trop humain*, I, § 408) dit

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

sa gratitude pour la beauté et la splendeur retrouvées du monde après l'épreuve. Parole qui, en vertu même de son enracinement existentiel, ne doit pas non plus être trop vite rabattue sur les savoirs acquis par les « grenouilles froides », celles qui verront là un hégélianisme discret ou inavoué, ou celles encore plus savantes et donc plus assurées d'elles-mêmes qui subodoreront une répétition des intuitions héraclitéennes !

Comme ce chant le suggère, le « se dépasser soi-même » est un mouvement sans terme assignable, une contradiction toujours renouvelée, « un risque et un danger », ce qui traverse le plus petit (« chute des feuilles où la vie se sacrifie ») comme le plus grand (l'existence personnelle elle-même). Car dès qu'il y a vie, il y a volonté et donc jeu d'oppositions entre forces, volonté d'engendrer, de créer, précisément parce que rien n'est appelé à demeurer ou à subsister sans qu'il n'y ait encore à le vouloir. « Il n'y a pas de bien et de mal qui soient impérissables ! Bien et mal doivent sans cesse se dépasser eux-mêmes. » C'est sans doute pourquoi dans l'avant-propos de *Humain, trop humain* déjà cité, Nietzsche peut condenser l'essentiel de ce qu'à travers l'épreuve il a appris : « Il te fallait apprendre à concevoir ce qu'il y a toujours d'injustice *nécessaire* dans le *pour* et le *contre*, cette injustice inséparable de la vie, elle-même

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

conditionnée par la perspective et son injustice. [...] Il te fallait voir de tes yeux le problème de la *hiérarchie*, voir la puissance, le droit et l'étendue de la perspective s'accroître ensemble en même temps que l'altitude. » La conjonction entre vie, injustice, perspectives contradictoires du pour et du contre laisse bien entrevoir à nouveau à quel point la philosophie nietzschéenne de la vie, malgré bien des formules équivoques, n'est pas un vitalisme biologisant ; elle renvoie à une lecture de la réalité humaine dans le monde, ou à l'expérience la plus intime de l'âme (Nietzsche utilise le mot). Témoin le paragraphe 7 qui suit immédiatement celui qu'on vient de citer, où Nietzsche procède sous forme d'une confession personnelle non déguisée : « Étant admis que c'est de ce *problème de la hiérarchie* que nous pouvons dire qu'il est notre problème à nous, esprits libres : voici enfin qu'au midi de notre vie nous comprenons de quoi ce problème a eu besoin, préparations, détours, épreuves, tentatives, déguisements, avant d'*oser* se lever devant nous, et qu'il nous a fallu commencer par éprouver la plus grande multitude d'heurs et malheurs contradictoires dans notre âme et dans notre corps, en aventuriers et circumnavigateurs de ce monde intérieur qui s'appelle "homme", en arpenteurs de tous les niveaux et degrés, "l'un au-dessus de l'autre", et "plus haut", qui s'appellent également "l'homme". »

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

On ne reprochera pas au philosophe d'extrapoler une expérience personnelle en théorie générale de la vie, car, selon les propos les plus clairs à ce sujet dans l'avant-propos du *Gai Savoir* (texte exactement contemporain du précédent, 1886), jamais aucun philosophe n'a procédé autrement, même si bien évidemment aucun n'a voulu se livrer à cet aveu. Chacun pourrait-il parler de ce qui est en faisant abstraction de ce qu'il éprouve de la vie et de la réalité ? Il faut bien plutôt rapporter les propos les plus abstraits et les plus élevés à l'expérience propre de chacun pour les comprendre en vérité. Dans le cas de Nietzsche, cet *a priori* a surtout le mérite d'éviter certains contresens. Le problème de la hiérarchie, si difficilement venu au jour, est une de ses intuitions fortes et il constitue incontestablement l'axe de sa pensée en matière politique et juridique ; il permet de voir la réalité comme jeu de forces toujours en oppositions ou en accords instables aussi bien dans l'individu que dans les institutions historiques ; en d'autres termes, une force particulière ou élémentaire ne peut trouver sa place que par rapport à une autre et dans un ensemble qui la structure, comme une couleur dans le tableau du peintre ne prend son éclat que dans le rapport à toutes les autres. On comprend alors les raisons profondes pour lesquelles le philosophe, bien au-delà de

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

mouvements d'humeur contre la modernité dont son œuvre est émaillée, peut porter un jugement sans appel sur des tendances qu'il juge porteuses de décadence et de mort. La société moderne s'institue dans la négation de ces principes « vitaux ».

Individualisme moderne et décadent

Une société démocratique égalitaire s'oppose de plein fouet à la société aristocratique ou hiérarchique si souvent évoquée par Nietzsche. Cette dernière ne fait pas de l'individu ou de l'élément la référence centrale, et contrairement aux jugements rapides souvent entendus, Nietzsche est profondément anti-individualiste. Ainsi déplore-t-il cette « vérité à l'ordre du jour », selon laquelle *« nous tous avons cessé d'être matériaux de construction d'une société »* (*le Gai Savoir*, § 356), car désormais l'homme ne se comprend plus comme *« une pierre dans un vaste édifice »*, mais seulement à partir de lui-même comme individu, se fixant ses propres projets et répudiant l'idée qu'il puisse prendre part à une construction et trouver sens dans un édifice plus vaste que lui. Et Nietzsche de conclure : « Ce qui dorénavant ne se construira plus, ne *saurait* plus se construire, c'est une société dans le vieux sens du terme. » Il n'y a donc ici aucun projet de retour au système antérieur, jugé impossible à retrouver, mais l'inquiétude porte sur une conception indivi-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

dualiste qui, non équilibrée, serait destructrice de toute société.

Car, nous l'avons vu précédemment, une société, comme un individu, ne peut se construire seulement à partir de soi, en se prenant pour centre. Elle doit se subordonner à autre chose que soi. Ou plus simplement, rien ne se fait de grand sans rencontrer des conditions défavorables, terrain par excellence qui permet à une volonté forte de bander ses énergies, de surmonter les obstacles en se surmontant soi-même, de construire un ensemble vivant, tout en le sachant toujours menacé (cf. *Par-delà bien et mal*, § 262). Or l'individu moderne se pose comme une entité autonome, refuse de se comprendre comme pièce d'un ensemble, cherche avant tout son « petit bonheur » comme le dernier homme du *Zarathoustra*. Cet individualisme détruit les bases de toute créativité. Ainsi un tel individu se refuse-t-il à la souffrance, qui n'est pas seulement une valeur dépréciée au « hit-parade » des valeurs modernes, mais qu'on cherche à éradiquer par tous les moyens. « Aujourd'hui l'on ne cesse d'avancer la souffrance comme le premier des arguments *contre* l'existence, comme son point d'interrogation le plus grave », lit-on dans la seconde dissertation de la *Généalogie de la morale* (§ 7). Or on oublie qu'aucune société ancienne n'a ignoré à quel point la souffrance pouvait

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

constituer « un véritable encouragement *à* vivre ». La contradiction du moderne tient dans le fait qu'il s'indigne devant ce qui justement lui permettrait d'affronter la vie de manière vraie et sensée ; mais, on le sait, il ne s'indigne devant la souffrance, il n'accuse l'existence qu'à cause de sa faiblesse propre qui le fait reculer devant toute souffrance à assumer.

Le refus de l'obstacle se retrouve dans la conception moderne de la liberté. On croit que la liberté est un droit attaché à l'individu en tant que tel, ou l'objet d'une jouissance dont la société doit garantir la possibilité, ou l'exercice illimité des aspirations individuelles. On ne voit pas qu'une liberté qui n'a pas à être conquise est un bien mort, une fiction, une monnaie dévaluée. En effet, « la valeur d'une cause se mesure non à ce qu'on atteint par elle, mais à ce qu'il faut la payer, à ce qu'elle *coûte* » (*Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un intempestif », § 38) ; or le libéral ne veut plus payer pour la liberté puisqu'il la tient pour acquise, assurée par un système juridique, confortée par la pratique démocratique. Erreur fondamentale et mortelle, car « les peuples qui eurent une certaine valeur, qui *acquirent* une certaine valeur ne le firent jamais sous des institutions libérales : c'est le *grave péril* qui fit d'eux quelque chose qui mérite le respect, le *péril* qui seul nous

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

permet de connaître [...] notre *esprit* – bref, qui nous *oblige* à être forts ». En ce sens, « l'homme libre est un guerrier. À quoi mesure-t-on la liberté, chez les individus comme chez les peuples ? À la résistance qu'il faut surmonter, à la peine qu'il en coûte pour garder le *dessus*. » Guerre éminemment spirituelle comme on voit (et il faut souligner le lien posé entre affrontement du péril et connaissance de l'esprit...), qui fait de la liberté un combat : « Les communautés aristocratiques à la manière de Rome et de Venise, entendaient la liberté exactement au sens où je prends ce mot : comme quelque chose que l'on a et que l'on *n'a pas*, que l'on *veut*, que l'on *conquiert*. » La liberté est donc si peu une faculté dont on jouirait, ou un état établi et garanti par des lois, qu'elle doit être l'objet d'un combat et d'une conquête jamais assurés. Autant de perspectives qui échappent au dernier homme, lequel pense avoir atteint l'autonomie morale ou s'être donné des régimes politiques fondés sur ladite liberté, posée comme fondement stable ou principe inscrit au fronton des édifices publics.

Ces références montrent que Nietzsche n'est nullement un ennemi ou un détracteur de la liberté moderne ; il dénonce bien plutôt les principes nocifs au nom desquels une telle liberté risque de se corrompre et d'engendrer la tyrannie de l'homme fort ou le despotisme

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

du plus froid des monstres froids. On aboutit aux mêmes conclusions à lire encore le § 262 de *Par-delà bien et mal*, que nous avons déjà cité à plusieurs reprises. Après avoir énoncé qu'aucune cité ne trouve sa grandeur et sa créativité hors de l'affrontement à des conditions défavorables, Nietzsche poursuit en déplorant la perte de vitalité des cités modernes, à cause du « relâchement de la rigoureuse tension », mais il ajoute aussitôt que cette morale ancienne qui avait accumulé « une formidable réserve de forces » est maintenant « laissée derrière nous » ; a surgi « l'individu » contraint de se donner « sa propre législation, ses propres manières et ruses en vue de la formation de soi, de l'élévation de soi, de la libération de soi ». L'absence de « formules communes » renvoie chacun à lui-même ; moment du grand danger, mais moment sans retour en arrière possible. Il s'agit bien plutôt d'affronter ce nouveau péril, et non de chanter triomphalement la naissance d'un individu émancipé, comme si l'humanité avait franchi un seuil au-delà duquel la béatitude individuelle et sociale serait atteinte. Que doit être l'enseignement du philosophe de la morale, sinon de dire avec force à la fois l'existence du péril et le lieu de ce péril, de le dire d'autant plus que le danger n'est plus extérieur et donc visible, mais interne à l'individu et donc caché, secret. « Le danger, ce père de la morale, le grand

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

danger est à nouveau là [je commente : à nouveau par rapport aux cités anciennes] [...] cette fois caché dans l'individu, chez le prochain, dans l'ami, dans la rue, dans notre propre enfant, dans notre propre cœur, dans tout ce que désir et volonté ont de plus intime et de plus secret » ; le danger est interne à une volonté laissée à elle-même qui doit décider sans garanties communes, alors même qu'elle est plus divisée que jamais en tendances contradictoires engendrant la faiblesse.

Nietzsche ne récuse nullement une évolution qui se caractérise par la promotion de l'individu ; en revanche, il pense qu'il est de son rôle de philosophe de mettre en garde contre les illusions tranquillisantes, et même de grossir les périls contre le béat optimisme moderne. En tant qu'« homme de demain et d'après-demain », le philosophe ne doit-il pas se trouver « en contradiction avec le présent » (*Par-delà bien et mal*, § 212), et devant la médiocrité de l'animal grégaire dominant, rappeler les conditions de la grandeur, « c'est-à-dire : justement pouvoir être multiplicité comme totalité, et ampleur comme plénitude » ? Ce faisant, le philosophe suggère à quelle condition les graves dérives du présent pourraient être écartées, car un philosophe de l'affirmation, comme il s'est maintes fois défini, ne peut se limiter à la dénonciation, à la critique négative, et par là, faire le jeu du

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

pessimisme ou le lit du nihilisme négatif. Les écrits plus tardifs porteront le même diagnostic en termes différents, et ils suggéreront les mêmes remèdes, tout en accentuant peut-être davantage, s'il est possible, la gravité du péril et l'urgence du remède.

Ainsi dans *le Cas Wagner* (1888), le vocabulaire de « décadence », emprunté au domaine littéraire, est-il introduit pour désigner – et il est essentiel de bien souligner les limites précises de l'usage du mot – l'émancipation de la partie par rapport au tout, donc à la fois la désagrégation de l'édifice et l'indépendance de l'élémentaire. « À quoi distingue-t-on toute *décadence littéraire* ? À ce que la vie n'habite plus dans le tout. Le mot devient souverain et saute hors de la phrase, la phrase déborde et obscurcit le sens de la page, la page prend vie au détriment de l'ensemble : le tout n'est plus un tout. » Et Nietzsche d'élargir cette définition « à tout style de décadence » : « C'est, chaque fois, anarchie des atomes, désagrégation de la volonté. En morale, cela donne : "liberté individuelle". » Les conséquences en sont, ou bien paralysie par impuissance à maîtriser cette désagrégation, ou bien « antagonisme et chaos ».

La décadence moderne, forme aiguë du nihilisme, n'a donc rien à voir, aux yeux de

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Nietzsche tout du moins, avec un fléchissement moral, un désordre des mœurs : elle est le nom de la maladie individualiste qui se caractérise par l'émancipation de l'élément par rapport au tout, avec risque de désagrégation du tout (de la société) et division d'un individu replié sur soi (dernier homme) ou lui-même désagrégé entre affects non maîtrisés. Et si les écrits des dernières années sont particulièrement sombres sous l'angle d'une « rédemption » sociale et individuelle possible, ils ne répudient cependant pas le recours à la généalogie ; car celle-ci est une méthode pour tester une volonté et contribuer à lui faire découvrir selon quelles conditions rigoureuses elle pourrait ne pas s'abandonner à sa faiblesse (à sa décadence), mais vouloir devenir créatrice.

Ainsi, pour nous en tenir aux perspectives politico-juridiques qui nous occupent, la position nietzschéenne consiste à dénoncer les graves dérives des illusions démocratiques, beaucoup moins pour proposer un modèle social entièrement autre ou un retour à la cité antique, que pour contribuer à suggérer un remède qui aide la volonté à ne pas s'abandonner à la faiblesse désagrégatrice, mais à retrouver les conditions rigoureuses grâce auxquelles elle pourrait devenir, ou redevenir créatrice. Que Nietzsche manifeste un scepticisme de plus en plus grand quant

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

aux possibilités de retrouver « la grande santé » est aussi un fait, non moins avéré que cet autre fait qui tient dans l'obstination à proposer jusqu'au bout, même dans la solitude et l'indifférence générale, une parole qui puisse être entendue, sinon par la foule qui se presse dans le tohu-bohu forain de « La vache tachetée », du moins de quelques-uns qui seront ou seraient capables d'illustrer le bienfait de dire oui, plutôt que de faire non. Il s'agit de dénoncer les complaisances d'un optimisme aveugle qui contribue, sans s'en rendre compte, au règne du nihilisme réactif, donc à la destruction d'une société de liberté créatrice.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

II. Justice et loi

Paul Valadier

Dans Nietzsche 1997 , pages 49 à 85
Éditions Michalon

ISSN 1269-8563

ISBN 9782841860760

Article disponible en ligne à l'adresse

https://shs.cairn.info/nietzsche--9782841860760-page-49?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Michalon.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

II
Justice et loi

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Puisque Nietzsche affirme avec tant d'insistance que la vie est exploitation et injustice, ne faudrait-il pas en conclure qu'il justifie des systèmes sociaux d'oppression et d'inégalité, et que sa pensée incline donc dangereusement vers des options politiques suspectes ? Comment, sur de tels postulats, fonder une conception de la justice, du droit et de l'ordre social qui ait quelque cohérence et ne soit pas la justification de pratiques foncièrement inacceptables, ou tout simplement non viables ?

Bien des textes, il est inutile de le nier, prêtent le flanc à ces soupçons ; nombre de passages sur l'homme supérieur, sur la sélection d'une élite dominante, sur l'esclavage nécessaire à toute société vivante, voire sur « la grande politique », ont de quoi susciter les réserves les plus expresses. Mais, répétons-le, Nietzsche cherche aussi à sélectionner d'abord

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

son lecteur, il veut écarter par toute une série de provocations, de propos à double ou triple entente, par des contradictions dûment construites, celui qui, étant imbu de la vérité de sa position (ou de sa croyance, selon le vocabulaire nietzschéen), se trouve incapable d'entendre une pensée autre qu'il assimilera d'emblée à l'erreur ou au mal, et donc de se laisser ouvrir aux possibles dangers de sa propre position libérale, égalitaire, démocrate, chrétienne... C'est bien pourquoi la lecture de l'œuvre suppose rumination, non pas jugement précipité à partir de quelques formules tentatrices et inquiétantes, conçues précisément pour inquiéter et pour écarter le « faible » de chemins où il se perdrait. Seule la rumination, donc la fréquentation patiente et prolongée de l'œuvre en découvre le fil d'Ariane et permet de se repérer dans ce qui est, en toute hypothèse, un labyrinthe. Ce qui signifie que d'autres chemins (d'autres interprétations) pourraient être empruntés et que leur critère de vérité seraient qu'ils soient capables de rendre compte de leur itinéraire en faisant parcourir la totalité du labyrinthe, ou à tout le moins de proposer un parcours cohérent.

Nécessaire justice

1. Microcosme et macrocosme

Pour aborder la pensée nietzschéenne de la justice et du droit, il convient de revenir à un

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

postulat déjà rencontré ci-dessus, essentiel pour situer la problématique à partir de laquelle Nietzsche traite de ces problèmes. Tout philosophe parle de lui-même et de ses propres maladies, lors même qu'il prétend traiter de la réalité objective ou de la chose même : telle est la thèse forte et étonnante de l'avant-propos du *Gai Savoir*. L'entremêlement de forces contradictoires et instables, qui est le foyer mouvant de la volonté, se retrouve au cœur de toute réalité vivante dans l'histoire, et donc, quand bien même le philosophe croit ne parler qu'abstraitement du corps ou du sensible, c'est encore des forces qui le structurent qu'il parle, sans le savoir ou sans l'avouer.

D'où ce qu'on pourrait appeler une thèse très générale : il y a continuité entre « microcosme » et « macrocosme », pour citer le titre d'un aphorisme de *Humain, trop humain* (I, § 276) qui illustre parfaitement cette problématique. Quiconque, est-il dit dans ce texte, a éprouvé en lui-même la contradiction insurmontable entre sa passion pour les arts et son amour pour les sciences sait bien que ne pouvant renoncer ni à l'une ni à l'autre, « il ne lui restera plus qu'à faire de lui-même un monument de culture assez vaste pour que ces deux puissances puissent y habiter, ne serait-ce qu'à des extrémités opposées, cependant que seront logées entre elles d'autres

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

puissances médianes conciliatrices, disposant d'une force prépondérante pour aplanir en cas de nécessité le conflit venu à éclater. Or, un tel édifice de culture chez un individu singulier aura la plus grande ressemblance avec la construction d'une civilisation dans des périodes entières et fournira un enseignement analogique continu à ce sujet ». C'est sur cette analogie qu'on peut en effet s'appuyer, puisqu'il n'en va pas autrement dans le microcosme individuel et dans ce vaste macrocosme que constitue une civilisation : celle-ci aussi est tissée de forces ou de poussées contradictoires qu'il serait vain de vouloir atténuer, mais qu'il convient, comme dans une sorte de mécanique sociale, de faire jouer pour aboutir à un équilibre toujours en tension.

Cette citation apporte une première réponse à la question posée au début de ce chapitre. Que la vie soit exploitation et violence continue de forces contradictoires tentant de se surmonter en permanence ne signifie pas pour autant que l'homme puisse s'abandonner à une telle puissance : s'il veut subsister, tant sur le plan individuel que sur le plan collectif, il doit construire « l'édifice d'une civilisation », il se doit de faire jouer ces forces, sans les méconnaître et sans prétendre les supprimer, mais pour permettre la construction d'un ensemble social viable et créateur ; en ce cas, le déploiement des forces opposées ne les

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

anéantira pas, mais servira à l'édifice de manière positive et dynamique. Il n'en va pas autrement d'une civilisation ou d'un individu tiraillé par les passions opposées de l'art et de la science qui doit chercher une permanente conciliation entre les deux, sans les étouffer et sans céder à l'une plutôt qu'à l'autre, mais en tablant sur elles pour créer.

2. Loi et humanisation

Il faut joindre à cette affirmation une autre thèse non moins fondamentale, et sans doute encore plus essentielle à notre sujet. Nietzsche affirme à maintes reprises que l'être humain, tel que nous le voyons aujourd'hui, est le produit d'une longue évolution, et notamment le résultat d'une éducation séculaire. Laissé à lui-même, ce qu'il appelle volontiers l'animal humain ne subsisterait pas ; il serait livré à l'instant aux jeux de ses affects, il ne connaîtrait aucune durée et se trouverait ainsi soumis à tous les aléas de la nature. En réalité, il n'accède à son humanité que par un dressage rigoureux et cruel que toute société traditionnelle a su mettre en place (en quoi d'ailleurs Nietzsche marque du recul à l'égard d'un évolutionnisme darwinien qui opterait pour une évolution « naturelle »). Et si nous avons quelque peine à comprendre ce type de société, ou si nous nous indignons des « siècles de barbarie » qui, dit-on, nous ont précédés, c'est que, plus ou moins rousseauistes, nous

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

sommes convaincus de ce que l'homme est spontanément ou naturellement ce qu'il doit être. Or il n'en est rien, et l'on ne comprendrait pas, entre autre, pourquoi l'homme est un être de souffrance, une espèce non achevée, marquée par tant d'expériences de violences, pourquoi il est l'héritier de tant de complexes et a intériorisé tant de souhaits de cruauté envers soi-même et envers les autres, sans cette préhistoire ténébreuse.

Tel est l'horizon des analyses de la *Généalogie de la morale*, tout particulièrement de la seconde Dissertation : pourquoi l'homme souffre-t-il ? pourquoi éprouve-t-il envers lui-même des rapports si tourmentés qui ont nom « mauvaise conscience », « culpabilité », torture de soi, désir d'ascétisme, jouissance dans la souffrance ? pourquoi la justice s'identifie-t-elle si souvent à un appareil de vengeance, à un système de tortures, à une volonté de faire souffrir ? pourquoi la religion elle-même, du moins dans ses formes modernes, apporte-t-elle sa caution à ce tourment de soi, quand elle ne le crée pas de toutes pièces ? Qu'y a-t-il en l'homme même qui puisse rendre compte de ces complicités avec le mal et la violence ? On ne peut certes plonger le regard dans cet abîme d'horreur (non résoudre ou expliquer causalement, pièges que la méthode généalogique écarte) qu'en se mettant devant les conditions d'avènement de

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

l'homme à lui-même : elles présupposent toutes la rencontre d'une loi cruelle, torturante et inflexible qui apporte perturbation aux affects et les réordonne en fonction d'une volonté sociale extérieure sur laquelle l'individu n'a pas prise, mais à laquelle il doit se soumettre.

Nietzsche donne plusieurs versions de cette loi ou de cet interdit fondateur, condition du passage de l'animal humain à son humanité jamais achevée, et donc jamais assumée comme une essence parfaitement honorée. On en trouverait une lecture relativement sobre dans *Aurore* (§ 9), où il est question d'une « moralité des mœurs » qui s'impose en toute société ancienne, et qui se définit par « l'obéissance aux mœurs, quel que soit le genre de celles-ci ; or les mœurs, c'est la façon *traditionnelle* d'agir et d'évaluer ». Là où les coutumes ne commandent pas, ou ne tiennent pas lieu de loi, il n'y a pas de moralité, car l'accès à la moralité passe par l'acceptation et l'intériorisation des mœurs traditionnelles. « Qu'est-ce que la tradition ? Une autorité supérieure à laquelle on obéit, non parce qu'elle commande *l'utile*, mais parce qu'elle *commande* », et – pourrait-on ajouter – quoi que ce soit qu'elle commande. Dans un tel contexte, « quel est l'homme le plus moral ? *Tout d'abord*, celui qui accomplit la loi le plus souvent : qui donc comme le

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

brahmane porte la conscience de la loi partout et dans la plus petite division du temps, de sorte que son esprit s'ingénie sans cesse à trouver des occasions pour accomplir la loi. *Ensuite*, celui qui accomplit aussi la loi dans les cas les plus difficiles. Le plus moral est celui qui *sacrifie* le plus souvent aux mœurs ». La communauté commande absolument par son passé et ses traditions sur l'individu, et les peines infligées, qui peuvent aller jusqu'à l'élimination du contrevenant, supposent qu'on a violé « avant tout la communauté elle-même ». Ce type d'obéissance rigoureuse aux règles traditionnelles est le « premier principe de la civilisation » (*Aurore*, § 16), celui par lequel « la civilisation commence », et il s'énonce ainsi : « N'importe quelle coutume vaut mieux que pas de coutume. »

Mais ces principes valables en toute société traditionnelle, et qu'une société moderne (qui se croit) émancipée des traditions a tant de peine à comprendre, en reste à un niveau historique ou ethnographique. Les analyses de la *Généalogie de la morale*, qui prolongent explicitement les propos d'*Aurore*, évoquées au début du § 2, veulent pénétrer dans ce « laboratoire secret et ténébreux où se fabrique l'idéal ascétique de la souffrance humaine » ; elles prétendent donc remonter à une préhistoire qui est d'avant le temps historique proprement dit et comme sa condition, mais qui

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

par là même se trouve contemporaine de tous les temps de l'histoire, comme la condition permanente du dressage de l'animal humain. Car la « moralité des mœurs » ne laisse pas l'individu qui s'y soumet indemne ou neutre, par rapport à la tyrannie de la loi, elle le soumet à un dressage violent par lequel elle lui inculque le respect de la loi, et par là brime les affects opposés, perturbe l'économie psychique de l'animal humain, l'enferme dans un corset d'obligations autoritairement imposées. Elle doit en effet lui apprendre essentiellement à *tenir ses promesses*, selon une tâche et une exigence qui ne sont pas seulement « primitives », mais conditionnent toute éducation correcte façonnant un individu.

3. Créancier-débiteur : la promesse

Car « l'animal humain » à socialiser se trouve par rapport à la moralité des mœurs, donc par rapport à la société qui l'accueille, dans une relation de créancier à débiteur, et c'est cette relation qui fournit le chiffre de toute formation à l'humanité. Relation inégalitaire, on le voit, où l'un reçoit sans pouvoir poser de condition, où l'autre donne selon ses propres exigences, et notamment selon celles qui requièrent que le débiteur réponde aux attentes, donc tienne ses promesses. Comment inculquer à un être encore animal et livré à l'instantanéité l'obéissance à la loi et à la promesse, sinon en lui faisant sentir physiquement

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

et psychologiquement la rigueur, voire l'arbitraire de la loi ? Et comment la rigueur de la loi serait-elle imposée sans une volonté, celle du créancier, qui fasse sentir sa force supérieure et toute-puissante au débiteur ? Cette loi se rencontre nécessairement dans une relation humaine inégalitaire, marquée par un rapport de forces, puisqu'elle doit construire l'individu en lui imposant une maîtrise de soi et de l'instant dont il est d'abord incapable. Cette relation n'est pas seulement un rapport d'homme à homme, mais une relation de dette, lourde d'une temporalité à venir ; « l'animal humain » (se) reçoit d'une société par rapport à laquelle il est en situation de dette ; tel est le contexte concret de toute rencontre humanisante de la loi.

Faute d'une telle relation inégalitaire et autoritaire, comment l'individu parviendrait-il à entrer dans la durée sans laquelle il n'y a pas de relations sociales assurées, durée dont Machiavel, nous dit un aphorisme de *Humain, trop humain* (I, § 224), avait bien vu qu'elle est plus essentielle au politique que la forme du gouvernement ? Impossible de créer une mémoire sans faire mal, car « seul ce qui ne cesse de *faire mal* est conservé dans la mémoire » : « On grave quelque chose au fer rouge pour le fixer dans la mémoire. – Voilà la loi fondamentale de la plus ancienne psychologie sur terre » dont nous gardons encore

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

trace (malheureusement, ajoute Nietzsche). Très concrètement, et pour illustrer ce propos (*Généalogie de la morale*, II, § 3 et suivants), Nietzsche ne recule pas devant la peinture des pratiques de tortures, de châtiments, de lacérations qui sont censées avoir été les façons d'agir habituelles pour inculquer une mémoire à l'animal humain, et le contraindre ainsi à tenir ses promesses, à obéir à la loi ou à la moralité des mœurs, à devenir moral et à se construire libre ; car « l'individu souverain », dont nous sommes si fiers, ne serait jamais advenu à lui-même sans cet apprentissage brutal et sanglant. Il en est l'héritier inconscient, et en un sens toujours le débiteur. L'accès à la liberté se paie du prix de la cruauté subie et formatrice d'une volonté capable de promettre.

La cruauté, et donc l'injustice des traitements de moralisation par un nécessaire dressage, formeraient le fondement des vertus les plus hautes. Notre justice elle-même est née (et ne cesse de naître) dans ce berceau ensanglanté, mais le sens de la responsabilité, le jugement concernant la discrimination du bien et du mal, la liberté elle-même présupposent aussi cette préhistoire tragique, qui est moins derrière nous en des temps obscurs qu'elle n'est encore présente en toute tâche éducatrice authentique. « Vous vous imaginez que tout cela est devenu autre et que, par le

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

fait, l'humanité a changé de caractère ? Oh ! connaisseurs de l'homme, apprenez à mieux vous connaître », car « rien n'a été payé plus chèrement que cette petite parcelle de raison humaine et de sentiment de la liberté dont nous sommes si fiers maintenant » (*Aurore*, § 18). Et par conséquent l'accès à la raison, comme à la liberté morale, ne peut pas faire l'économie de cette cruauté formatrice ; la rencontre d'une altérité oppressive est le présupposé de la liberté et de la raison

On vient de le suggérer : notre justice est née du châtiment. Le créancier, représentant en quelque sorte l'héritage et l'autorité de la société, se doit de châtier le débiteur insouciant ou infidèle. Et tout individu, en un sens, est d'emblée débiteur de la société où il naît. Il devient juste à répondre aux attentes qu'on lui adresse. En revanche, « le criminel est un débiteur qui non seulement ne donne rien en échange des avantages et des avances qu'on lui a prodigués, mais qui va jusqu'à s'attaquer à son créancier : il perd dès lors, comme il se doit, tous ces biens et tous ces avantages – mais il se voit rappeler *ce dont il s'agit avec ces biens*. La colère du créancier lésé, de la communauté, le met hors la loi, le rejette à l'état sauvage qui lui avait été jusque-là épargné : elle le répudie ; désormais toute sorte d'hostilité peut se décharger contre lui », le châtiment ne peut que s'appliquer à celui

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

qu'on tient désormais comme un ennemi (*Généalogie de la morale*, II, § 9). Or « ce dont il s'agit avec ces biens », répétons-le, n'est rien d'autre que l'accès à une humanité socialisée, civilisée, capable de promettre, donc d'anticiper l'avenir, d'intérioriser la loi : sans cette rencontre de la loi, ou de la société imposant la loi sous la figure du créancier, l'animal humain resterait dans l'incohérence de ses affects et serait impuissant à accéder à la maîtrise de soi. Derechef une telle thèse montre à quel point les perspectives nietzschéennes s'accommodent mal de l'individualisme, avec lequel pourtant on les identifie souvent...

Si le châtiment, et le châtiment cruel, est au principe de la relation de justice, puisque toute communauté se doit d'inculquer le sens du temps, c'est-à-dire la valeur de la promesse, il est parfaitement logique aussi que plus une communauté accroît sa puissance et se sent assurée d'elle-même, moins elle éprouve le besoin d'imposer la tyrannie de sa loi à l'individu (*Généalogie de la morale*, II, § 10). Si la peine concerne avant tout les atteintes que l'individu est censé avoir portées à la communauté, plus celle-ci se sent forte et moins elle considérera dangereuses les menaces individuelles. Une évolution du droit pénal peut donc avoir lieu ; elle se caractérise par une dépersonnalisation de la faute, et, corrélativement, par une objectivation de l'acte. Un

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

affinement de l'appréciation de l'acte peut s'opérer, qui passe par la protection de l'individu estimé coupable contre des châtiments spontanés et excessifs, par un effort pour situer et localiser l'incident, par des tentatives de règlements à l'amiable, ou encore par la recherche des compensations par lesquelles l'individu peut se racheter, etc. Bref, l'essentiel tient en une progressive séparation entre le criminel et son action, celle-ci étant examinée selon des processus de plus en plus fins et précis, sans aussitôt accabler l'individu par des châtiments directs. Cet accroissement de puissance autorise aussi le créancier à moins insister sur la promesse, puisque lui-même maîtrise davantage sa puissance, trouve moins d'urgence à l'exercer, donc peut entrer dans des perspectives de moindre rigueur. Le plus de puissance n'équivaut donc pas à plus de cruauté ou plus de subordination, mais très exactement à l'inverse. Nous tenons là un excellent principe d'interprétation de la « volonté de puissance », puisque celui qui est réellement puissant n'éprouve pas le besoin de sentir et de faire sentir sa puissance sur autrui, sachant jouir de sa puissance en elle-même, alors que le faible en ayant peu a besoin de se prouver à lui-même sa puissance (faible et menacée), ou ne peut en jouir qu'en l'exerçant...

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

4. Vers une autoabolition de la justice ?

S'ouvre ainsi la possibilité d'une « humanisation » de la justice, qui n'est d'ailleurs pas sans risque, puisque le texte que nous évoquons rappelle cette autre loi de toute réalité : « La justice qui a commencé par poser : "Tout peut être payé, tout doit se payer", finit par fermer les yeux et par laisser courir l'insolvable – elle finit comme toute bonne chose sur terre, par *s'abolir elle-même (sich selbst aufhebend)*. Cette autoabolition de la justice, on sait quel beau nom elle se donne – c'est la *grâce*. » Entendons sous l'ironie du propos (« le beau nom ») qu'il ne s'agit nullement d'une évolution positive et heureuse... S'agit-il alors d'une pente fatale, qui serait particulièrement caractéristique des illusions modernes sur la justice et qui aboutirait à un effondrement de l'idée même de justice institutionnelle, avec le risque concomitant de voir la communauté, si elle se sent à nouveau menacée, en revenir, sur un mode réactif, à des pratiques « primitives » ? S'agit-il d'une évolution normale des esprits, selon ce qu'envisage explicitement Nietzsche dans un fragment antérieur (*Humain, trop humain*, I, § 452), où il est dit que contre les transformations sociales brutales que proposent les socialistes, il faut plutôt parier sur « des changements d'esprit progressifs » qui aboutissent à un accroissement du sens de la justice chez tous et à un affaiblissement de l'esprit de

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

violence ? Et si cette évolution est normale, la mise en garde nietzschéenne ne prend-elle pas sens, non à proposer un autre système de justice, mais à dénoncer des dérives d'autant plus dangereuses qu'on pourrait les éviter, donc « humaniser » sans abolir ?

Telle est l'interprétation qu'il convient de privilégier, car, on le pressent, Nietzsche croit aux vertus de la justice, de la loi et du droit, en tant que ces réalités sont structurantes d'une société, des relations internes qui la constituent, tout autant que de son rapport au temps (poids des engagements passés, importance de l'avenir, force du présent pour honorer les promesses). On le comprend encore lorsqu'on considère l'insistance avec laquelle Nietzsche rattache justice à châtiment, et châtiment à cruauté socialement et anonymement exercée, ce qui aboutit à dégager la justice de toute affinité avec le ressentiment. Dans le paragraphe 11 de la *Généalogie de la morale* (Seconde Dissertation), qui fait suite à celui que l'on vient de commenter, Nietzsche prend justement soin de distinguer son analyse des « tentatives entreprises récemment pour situer l'origine de la justice sur un tout autre terrain, celui du ressentiment ». De telles tentatives, d'origine anarchiste et antisémite (dont Nietzsche se détourne explicitement, puisqu'elles rangent le judaïsme du côté du ressentiment, donc de

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

la bassesse), ont le grand inconvénient d'identifier système de justice et vengeance, donc à la fois de psychologiser le problème et de rabaisser la justice à des règlements de compte individuels. La position nietzschéenne ne peut pas être identifiée non plus à celle d'un Calliclès et à celle de ces sophistes du temps de Platon, pour lesquelles la justice est une invention subtile des faibles pour brimer les forts : bien au contraire, elle insiste sur l'objectivité d'une relation sociale où la puissance des forts, ou de la société comme puissance, doit s'exercer pour arracher l'animal humain à son impuissance et l'élever à la responsabilité de ses promesses. Or si la justice était une ruse des faibles et le produit du ressentiment, il faudrait la ranger du côté de la vengeance, c'est-à-dire du côté d'un sentiment moral négatif, et donc en condamner l'exercice, soit comme la permanence insupportable de la domination des faibles sur les forts dont ceux-ci doivent s'émanciper, soit comme la trace d'un passé désormais révolu dont une humanité enfin libre doit pouvoir se passer.

La justice ne relève pas du domaine des forces réactives, car tout au contraire, « partout où l'on rend la justice, où règne la justice, on voit une puissance, supérieure relativement à d'autres qui lui sont subordonnées (groupes ou individus) et qui s'efforce d'arrêter parmi elles les déchaînements insensés du ressentiment »... « Le plus décisif que l'autorité

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

suprême fasse et impose contre la surpuissance des sentiments contraires et réactifs – elle le fait toujours dès qu'elle est assez forte pour cela –, c'est l'institution de la *loi*, la mise à jour *(Erklärung)* impérative de tout ce qui à ses yeux doit être tenu pour permis, juste, interdit, injuste. » L'autorité suprême agit pour instituer un ordre de relations sociales où justement ne règnent pas les sentiments réactifs de vengeance, avec leur cortège indéfini de règlements de compte et d'agressivités sournoises. L'impersonnalité de l'autorité présuppose l'impersonnalité du coupable, qui n'est pas jugé sur sa personne, mais sur l'acte et sa non-conformité à la loi comme telle. Une telle effectuation de la justice est d'ailleurs si rare, et pourtant si souhaitable, que Nietzsche range les États de droit parmi les situations d'exception, alors qu'ils sont pourtant, et très heureusement, « une restriction partielle de la volonté de vie effective, qui vise la puissance » ; à ce titre, « ils ne peuvent que se subordonner au but général de la volonté de vie, comme l'un de ses moyens particuliers, à savoir comme moyen de créer des unités de puissance *plus grandes* ». Ils ne restreignent la vie comme exploitation que pour forger des unités de puissances limitées mais capables de constituer ces « entités mixtes » que sont des institutions politiques et sociales où les volontés créatrices peuvent se déployer.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Ainsi donc, et nous retrouvons la question posée au départ de notre analyse, l'État de droit et la justice qu'il implique constituent bien une « restriction » par rapport aux jeux des puissances vitales, mais cette restriction n'est pas lutte contre la vie si elle s'ordonne elle-même au règne d'une puissance qui ne se fait pas complice des forces réactives du ressentiment et de la vengeance, qui ne soit pas « une force de destruction et de dissolution de l'humanité, un attentat contre l'avenir de l'homme, un symptôme de fatigue, un chemin détourné vers le néant ». L'institution du droit impose une règle qui ouvre un espace social au sein duquel les relations de force ne sont pas méconnues selon les principes anarchistes ou selon les illusions démocratiques, mais subordonnées à la possibilité d'une expression de puissances créatrices, donc différentes et inégales. Pour Nietzsche, la justice ne relève pas de la nature ou du vital au sens strict, elle est de l'ordre de l'institué ou du culturel. Elle suppose une puissance (celle de l'autorité suprême) qui s'impose à des puissances subordonnées qui voudraient faire la loi, ou qui identifieraient la loi à leur propre puissance – ou à leur impuissance.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Noblesse du droit

1. Contre l'égalitarisme

Cette analyse du fondement de la justice éclaire les raisons d'une critique radicale des préjugés modernes. En particulier, Nietzsche s'oppose violemment à l'idée selon laquelle la justice trouverait sa source et son fondement dans l'égalité. Cette perspective détruit les conditions d'une justice impartiale, puisqu'elle met l'individu au centre du dispositif et qu'en conséquence l'égalité des droits promeut la convoitise comme référence centrale. La justice n'est alors plus voulue pour elle-même, mais c'est en elle l'individu qui cherche sa satisfaction. De but, elle devient moyen d'affirmation de soi de l'individu. « *Revendiquer* l'égalité des droits [...] n'est plus du tout l'émanation de la justice, mais bien de la convoitise. Quand on montre de près des morceaux de viande saignante au fauve, puis qu'on les retire, tant qu'à la fin il se met à rugir, croyez-vous que ce rugissement veuille dire justice ? » (*Humain, trop humain*, I, § 451). Cette petite parabole, brutale dans son expression, indique le danger : l'excitation gratuite de la convoitise, l'attente démesurée et forcément déçue, tout cela place sur un terrain de revendications démultipliées et donc alimente l'insatisfaction du dernier homme, évoquée au chapitre précédent. Une telle « justice » ne régule plus et ne stabilise plus

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

les rapports humains, elle devient source d'instabilité permanente pour la société et elle déstructure l'individu en légitimant par avance toutes ses attentes. Elle détruit la relation créancier-débiteur, en faisant de la société une débitrice permanente devant un créancier toujours insatisfait. Elle pervertit donc la relation fondamentale de toutes les autres relations sociales.

Des textes de la dernière période avancent aussi l'idée selon laquelle, puisque la justice crée une distance bénéfique entre les hommes (elle suppose médiation, temporisation, non-immédiateté de l'échange, comme on l'a vu dans le cas de la promesse), la nocivité d'une théorie égalitaire tient dans la suppression de la distance : tous les êtres se valent, sont identiques ou échangeables, et aucun ne supporte qu'une distance, une différence, une inégalité apparaisse entre eux. « L'"égalité", une identification effective consciente, qui ne trouve son expression que dans la théorie des "droits égaux", relève essentiellement de la décadence : le fossé entre homme et homme, entre classe et classe, la multiplicité des types, la volonté d'être soi-même, de se distinguer, ce que j'appelle le *pathos de la distance*, voilà qui est propre à toute époque *forte* » (*Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un intempestif », § 37). La loi posant la distance, l'idée d'égalité l'abolit ; elle réintroduit donc la confusion,

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

l'indifférenciation, bref le chaos et la mort dans la société, tout ce que l'institution du droit avait cherché à écarter.

L'institution de la loi relève donc de ce que Nietzsche appelle la morale aristocratique, qu'il convient d'entendre au sens non sociologique qu'il lui donne : le terme allemand *vornehm*, utilisé souvent pour désigner ce qui est noble ou aristocratique, doit se traduire par « distingué », avec toutes les résonances multiformes de ce mot. Est distingué ce qui est séparé, non commun, à part, relevant d'un ordre propre, en un mot tout ce qui sait garder ou mettre distance – est esclave au contraire ce qui confond, nivelle, refuse le recul, prétend mettre la main sur tout, méprise ce qui est séparé, sacré, mis à part. C'est ce contexte sémantique qui permet aussi de comprendre la nature « distinguée » du droit pour Nietzsche, ou pour mieux dire sa « noblesse », selon toutes les connotations du mot. La volonté de choquer le lecteur démocrate risque de conduire à contresens si l'on interprète les références à une société aristocratique comme la nostalgie d'un ordre ancien ou une volonté de restaurer une société archaïque. La distance dont il est question n'est pas d'abord sociale, mais « psychologique » au sens nietzschéen du mot : une façon totale de se rapporter au monde, une aptitude à ne pas se projeter sur les choses, à

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

ne pas tout rapporter à soi, une façon de maintenir la distance, en écartant confusion, identification, volonté de ramener l'autre au même. Bref une noblesse qui suppose tact, savoir-vivre, hauteur de vue, sens et respect de la règle.

Il faut ajouter, ce qui est particulièrement grave, que c'est la théorie de l'égalité qui passe pour être la justice même, alors qu'elle en pose les principes de destruction. « La doctrine de l'égalité !... Mais il n'y a pas de poison plus toxique : car elle *semble* prêcher la justice même, alors qu'elle est la *fin* de la justice... » (*Ibid.*, § 48). Or le principe de la justice serait plutôt « ne jamais égaliser ce qui est inégal ». Cette falsification dans le langage est caractéristique de la stratégie des faibles qui cherchent à dominer, non point directement, mais par le biais d'une dévalorisation des valeurs les plus hautes : ils troquent le contenu de la valeur tout en gardant le terme d'identification, falsifiant ainsi par le langage la relation sociale en son véhicule le plus essentiel.

Mais dès que l'on s'achemine vers l'idée d'un soulèvement des faibles en matière de morale et de droit, on n'est pas loin de mettre en cause le christianisme, source la plus remarquable selon Nietzsche, d'une telle subversion des valeurs, en ce qu'il substitue aux

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

valeurs créatrices et inégalitaires celles de l'égalité (identité) et de la mort. « Le poison de l'enseignement "droits *égaux* pour tous" – lit-on au § 43 de *l'Antichrist* –, c'est le christianisme qui l'a semé le plus fondamentalement ; le christianisme a livré une guerre à mort, à partir des recoins les plus secrets des mauvais instincts, contre tout sentiment d'honneur et de dignité entre homme et homme, c'est-à-dire contre le *présupposé* de toute élévation, de toute croissance de la civilisation. » La doctrine chrétienne du salut de chaque homme, l'importance extrême, et excessive selon Nietzsche, donnée à la personne, la prétention à l'immortalité, tout cela pose les bases d'une doctrine socialement et politiquement néfaste. Elle a trouvé sa traduction auprès des masses dans les idées révolutionnaires (1789), démocratiques et socialistes en général, qui sont pour Nietzsche non point du tout le désaveu ou la critique du christianisme, mais sa continuation la plus subtile parce qu'apparemment non religieuse. D'où la formule qui conclut ce paragraphe 43 : « Le christianisme est un soulèvement de tout ce qui rampe bas sur le sol contre ce qui est *haut*. » Cette formule, excessive par les généralisations abusives qu'elle implique, comme beaucoup d'autres dans ce texte posthume, est marquée déjà par les tensions et les délires de la folie toute proche, et donc davantage par le ressentiment

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

que par la hauteur de vue revendiquée par Nietzsche lui-même ; mais l'excès reste bien dans la ligne d'une lecture critique de l'idée d'égalité qui garde sa pertinence.

2. Droit et châtiment. Critique de l'utilitarisme

Si le droit ne peut pas se baser sur l'égalité, quel est donc le principe qui le fonde ? Nous avons déjà vu en quoi consiste sa fonction essentielle en toute société : éviter les excès du ressentiment et de l'esprit de vengeance, protéger la communauté de la violence individuelle, contraindre l'individu à remplir ses engagements et à s'acquitter de ses dettes de toute nature, imposer par conséquent un espace qui permette l'initiative créatrice de ceux qui aspirent à exercer leur puissance propre. Un aphorisme du *Voyageur et son ombre* (§ 22) pose que « l'équilibre est la base de la justice », équilibre difficilement atteint et toujours compromis par les convoitises, mais qu'il importe d'autant plus de faire respecter avec rigueur. À cet égard, la loi du talion représente l'étalon de toute vraie justice. « Si la justice énonce en des temps plus brutaux : "Œil pour œil, dent pour dent", c'est qu'elle suppose l'équilibre atteint et veut le *maintenir* par ces représailles, en sorte que, si maintenant l'un porte quelque tort à l'autre, celui-ci ne se venge plus avec un aveugle acharnement. L'équilibre des rapports

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

de puissance perturbés est au contraire *rétabli* en vertu du *jus talionis.* » Au fond, la justice cherche à rétablir un équilibre perdu, ce qu'elle fait par l'opprobre et par le châtiment, celui-ci n'étant pas un acte de représailles, mais un rappel de l'importance de la communauté dont le coupable s'est écarté.

Cependant une impasse doit être évitée : celle qui consisterait à juger le droit en fonction de son utilité sociale (protection et sécurité) ou psychologique (éveiller le sentiment de la culpabilité ou de la faute). Nietzsche s'oppose, en matière juridique comme en morale, à toute perspective utilitariste, non seulement parce que celle-ci est trop courte, trop étroite et trop limitée pour saisir la complexité des réalités humaines, mais surtout parce que l'utilitarisme confond origine *(Ursprung)* et finalité *(Zweck).* L'utilitarisme projette sur le but du droit ce qui relève de sa source : ainsi attribue-t-il au droit le rôle de dissuader, puisque, selon lui, seul le châtiment assurerait la vengeance et permettrait l'amendement du coupable. Par là, l'utilitarisme participe d'un préjugé très enraciné dans les esprits, et à ce titre non discuté, selon lequel « de tout temps on a cru que la fin démontrable, l'utilité d'une chose, d'une forme, d'une institution était aussi le principe de sa constitution : l'œil aurait été fait pour voir, la main pour saisir. De même on s'est imaginé que le

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

châtiment avait été inventé pour châtier » (*Généalogie de la morale*, II, § 12).

Il y a là l'effet d'une erreur quant aux modalités d'interprétation des phénomènes historiques d'une part, et plus fondamentalement d'une erreur concernant la volonté de puissance d'autre part. L'utilitariste pense naïvement qu'un phénomène donné n'a qu'un sens et qu'une interprétation possible, fixée une fois pour toutes : ceux qui correspondent à sa fin ou à son but. Or, selon les circonstances et les événements, un même phénomène peut revêtir des significations différentes et se transformer par conséquent en fonction de l'importance qu'une société, un groupe ou un individu lui attachent. Ce phénomène peut même perdre toute signification et toute importance. Mais cette première erreur n'est que la face visible, pour ainsi dire, d'une erreur plus fondamentale : l'utilitariste est incapable d'apercevoir que « toutes les fins, toutes les utilités ne sont que les *indices* d'une volonté de puissance qui a pris la maîtrise sur quelque chose de moins puissant et qui lui a imprimé à partir d'elle-même le sens d'une fonction ». De la sorte, l'histoire d'une chose, d'une fonction ou d'une institution n'est que l'histoire de ces réinterprétations imposées par une volonté sur une autre. Dans une telle histoire, il n'y a pas et ne peut pas y avoir de progrès linéaire

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

vers un but dont on approcherait progressivement, pas plus que de dévoilement d'une fin qui aurait été ensevelie ou enfouie dans l'origine, mais une succession de reprises, de réinterprétations, de réinvestissements de sens et de fonctions en rapport avec une volonté qui s'impose et réordonne une « matière ». Les deux erreurs se rejoignent d'ailleurs : faute de comprendre la prolifération vivifiante de la vie et les jeux constamment renouvelés des forces en présence dans la réalité, l'utilitariste n'entre pas non plus dans cette herméneutique, typiquement nietzschéenne, selon laquelle aucun sens ne peut être totalement approprié à une réalité, ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas de sens, comme le suggèrent les interprétations nihilistes en vogue, mais qu'il y en a nécessairement une pluralité.

Dans le cas du châtiment, il convient d'ailleurs de distinguer deux aspects. D'une part (§ 13), « ce qui est relativement *durable* en lui, son usage, l'acte, le "drame", une certaine suite rigoureuse de procédures », et d'autre part, « ce qui est *fluide* en lui, le sens, le but, l'attente, qui se rattache à la mise en œuvre de ces procédures ». On peut admettre à la rigueur que la procédure (le durable) est plus ancienne que le sens (fluide), mais on se gardera de projeter dans la procédure prétendument première un sens ultérieur, comme par exemple celui qui a lié droit ou justice à

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

une conception du châtiment comme vengeance. Car l'histoire du droit montre à quel point le sens, et donc aussi la fonction, du châtiment a varié selon les sociétés et selon les époques, au point même que le sens du châtiment est « tout à fait *indéfinissable* ». Et Nietzsche prend un malin plaisir à proposer une liste abondante de sens divers attribués dans le passé au châtiment : ou moyen de prévention, ou dédommagement de la victime, ou arrêt de l'extension d'une perturbation, ou inculcation de la peur des gens de justice, ou mise à l'écart d'un élément dégénéré, ou fête collective de vengeance, ou moyen de créer une mémoire, ou compromis avec une tendance naturelle à la vengeance, ou déclaration de guerre contre tout ennemi de l'ordre et de la paix... Cette surabondance et cette prolifération de sens provoquent d'ailleurs la confusion, au point que, de nos jours, nous ne savons plus très bien les raisons d'être du châtiment, ce qui tend à instaurer une différenciation nette entre justice et châtiment.

3. Droit et sentiment de culpabilité

Et pourtant c'est pour annuler cette indétermination de sens que prévaut aujourd'hui une interprétation qui se donne pour seule vraie (§ 14) : celle qui tient que la fonction – donc le sens du châtiment – consiste à éveiller le sentiment de la faute, et donc la culpabilité et le remords chez le criminel. Or

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Nietzsche s'oppose à cette moralisation et à cette psychologisation de la justice qui témoignent de l'emprise sur nos conceptions du droit de théories morales ascétiques et de systèmes psychologiques dignes de bourreaux. Il avance essentiellement trois arguments. D'abord, si le châtiment avait pour but et pour sens le remords, ce serait plutôt raté, car l'exemple des prisons ne donne guère la preuve d'une « réussite » en ce domaine. Ensuite, on constate sur le plan psychologique que le châtiment endurcit, replie l'individu sur lui-même, renforce sa puissance de résistance, accentue son sentiment d'être banni de la société. Enfin, « à considérer ces millénaires antérieurs à l'histoire de l'homme, on peut affirmer sans hésiter que c'est le châtiment qui a le plus puissamment *entravé* le développement du sentiment de culpabilité, du moins chez les victimes de la force qui punissait ». En outre, et cela pourrait fournir un argument supplémentaire, le spectacle des procédures juridiques et exécutoires empêche le malfaiteur de reconnaître ce qu'il y a de condamnable dans son action, puisqu'il voit l'appareil judiciaire commettre des actes aussi répréhensibles que les siens, voire bien davantage : l'exemple des tortures, interrogatoires musclés, incarcérations, mises à mort ne donnent pas une image exaltante de la justice, en tout cas ne contribue guère par le spectacle de violence ainsi donné à ce que le malfaiteur

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

soit conduit à se sentir coupable. Ainsi faut-il conclure que la mauvaise conscience n'a pas poussé sur ce terrain-là, et que ce n'est pas la justice qui en est la source (mais, comme l'expliquent les passages suivants, un entremêlement complexe de « présupposés » culturels, politiques, moraux et religieux). Loin donc de provoquer le but recherché par la justice, le châtiment a eu « pour effet » (§ 15) d'aiguiser l'intelligence du châtié, de le rendre plus méfiant, plus secret, plus rusé dans sa rébellion contre la société, plus inventif de toute sorte de stratagèmes pour tourner la sanction. Le châtiment ne rend pas l'homme meilleur, mais le persuade de sa faiblesse et le provoque à l'inventivité pour se défendre par tous les moyens, y compris les plus vils.

4. Le droit à l'épreuve de l'interprétation

On aperçoit à quel point l'herméneutique plurielle ainsi proposée pour le droit, mais valable pour toute autre réalité naturelle ou historique, permet de débarrasser l'idée de droit de surcharges adventices avec lesquelles on la confond souvent. Cette herméneutique n'aboutit pas pour autant à l'idée que la pluralité de sens s'opérerait à partir d'un déchiffrement totalement arbitraire, ou encore qu'il n'y aurait que des interprétations sans textes à interpréter, comme on conclut parfois hâtivement. Dans le cas qui nous intéresse, la justice a bien un fondement « relativement

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

durable », qui consiste en un ensemble de procédures visant à rendre justice, mais cette base donne lieu à réinterprétations diverses, et donc, le sens attribué à la justice varie considérablement selon les époques et les contextes. La tentative nietzschéenne consiste à retrouver cette base « pure », si l'on ose dire, mais on se tromperait si l'on pensait que ce fondement est le sens vrai de la justice auquel Nietzsche souhaiterait revenir ou auquel il identifierait le droit. La recherche vise à désengluer la conception dominante actuelle, celle qui identifie justice et inculcation du sentiment de culpabilité, amendement ou amélioration morale du criminel.

Dans des passages antérieurs à ceux que nous commentons, par exemple dans *Aurore* (§ 78), Nietzsche s'oppose à l'assimilation faite, selon lui, par le christianisme entre faute et malheur, celui-ci étant la conséquence juste et justifiée de la première. Puisque l'homme est de toute façon déjà coupable d'une faute de grandeur exceptionnelle aux yeux de la justice divine, la justice humaine ne peut qu'être comprise sur cet arrière-fond. Mais là encore, il s'agit d'une interprétation, celle qui culpabilise l'existence humaine. Cette perspective est en revanche foncièrement étrangère aux Grecs de l'Antiquité, dit le même texte, non que ceux-ci eussent ignoré le malheur attaché à la vie terrestre ainsi que le mon-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

trent surabondamment leurs tragédies, mais parce qu'à leurs yeux ces malheurs étaient « des malheurs véritables, des malheurs purs, innocents », comme quand il leur arrive « de se casser un bras ou de perdre un œil » : un accident à assumer comme tel, sans chercher de cause ou de raison supérieure.

Cet exemple supplémentaire de démystification interprétative du lien entre justice ou châtiment et faute met sur la voie du sens de la recherche nietzschéenne. Comme nous l'avons déjà remarqué, Nietzsche ne propose pas la théorie vraie de la justice, qui devrait se substituer aux autres, tendancieuses, erronées ou désuètes. Et le lecteur peut éprouver une gêne après avoir parcouru les passages de la Seconde Dissertation que nous avons cités. Nietzsche ne laisse-t-il pas le lecteur en plan ? Que propose-t-il après avoir dénoncé les fausses assimilations et débarrassé l'idée de justice de son assimilation avec le châtiment, la culpabilité et la mauvaise conscience ? À quelle théorie de la justice et du droit se range-t-il finalement ? – question, soit dit par parenthèse, qu'on pourrait tout aussi bien poser à propos de la morale : quelle en est la conception qui se dégage à la lecture de la *Généalogie de la morale* ?

On peut se risquer à deux réponses. La première consiste à retenir qu'il est dans la logique de l'herméneutique nietzschéenne

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

de ne pas fermer le sens (du droit ou de la morale) sur une conception particulière qui serait la seule vraie et la seule juste, comme si vérité et justice pouvaient être jamais embrassées par une théorie. Cette même logique conduit tout au contraire à ouvrir ce qu'on tend à fermer, à reconquérir une indétermination par rapport aux sens clos et assurés ; elle vise effectivement à frustrer le lecteur d'une réponse comblante sur laquelle il pourrait se reposer. Le rôle du philosophe est bien plutôt d'une part de mettre en garde le lecteur contre les illusions modernes qui croient savoir, et qui, à ce titre, détruisent les conditions d'une créativité vivante, et d'autre part de provoquer l'interrogation : quel sens voulons-nous donner aujourd'hui à la procédure de justice ? Savons-nous quel est ce sens ou ne devons-nous pas le rechercher en fonction des exigences reconnues d'une vie sociale pluraliste, jouant le jeu des différences et des inéluctables inégalités ?

Mais cette première réponse doit être complétée : Nietzsche fait l'apologie de l'importance du droit en tant que tel en toute société. Selon lui une justice honteuse, qui renie sa fonction essentielle en s'abritant derrière les alibis démocratiques, réintroduit la violence qu'elle est censée canaliser. Or aucune société, même moderne, ne peut subsister sans l'impératif de la règle et de la loi qui sépare ce qui tend à se confondre et qui introduit la dis-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

tance là où risque de régner l'identification. En rappelant ces points fondamentaux, Nietzsche défend une sorte de conception formelle du droit : aucune société ne peut se déployer de manière vivante sans l'imposition autoritaire d'une règle de droit. Conception qui, comme le note l'aphorisme 459 de *Humain, trop humain*, risque d'être comprise comme purement arbitraire, puisque nous avons perdu le sens traditionnel du droit, ou le sens du droit porté par une tradition. Et, par là, il est bien vrai que cette épuration de l'idée de droit le ramène à un impératif qui doit s'imposer comme tel.

Ici encore le « dernier homme » sera porté à ne pas entendre le propos, ou à l'interpréter de telle manière qu'il puisse le repousser. De leur côté, les « grenouilles froides » demanderont à qui Nietzsche a emprunté une telle conception, à quelle philosophie antérieure on pourrait la rapporter, de qui il s'est inspiré, totalement ou partiellement, le goût comparatiste tenant alors lieu d'intelligence de la chose. Peut-être pourrait-on simplement accepter la question comme une question à nous posée : quel sens voulons-nous donner à la justice aujourd'hui, sachant qu'aucune société ne peut ignorer les exigences de relations humaines réglées ? Il est bien possible, après tout, qu'à travers les détours du labyrinthe, Nietzsche n'ait voulu poser que cette seule question essentielle...

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

III. Faute, responsabilité, innocence

Paul Valadier

Dans Nietzsche 1997 , pages 87 à 119
Éditions Michalon

ISSN 1269-8563

ISBN 9782841860760

Article disponible en ligne à l'adresse

https://shs.cairn.info/nietzsche--9782841860760-page-87?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Michalon.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

III
Faute, responsabilité, innocence

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Si l'on affirme, comme on l'a fait jusqu'ici, que Nietzsche défend une conception noble de la justice, en la dégageant des risques de collusion avec les stratégies pernicieuses de la vengeance ou du sentiment de culpabilité, encore faut-il s'expliquer avec d'autres thèses nietzschéennes qui semblent porter un coup fatal à une telle conception. En effet, la sanction vise à punir un coupable, et son présupposé implicite tient dans l'idée que le coupable est responsable de son acte, lui et non son hérédité, son entourage ou son éducation. En termes nietzschéens, la sanction postule que le débiteur peut tenir ses promesses et qu'il les a violées. En termes plus généraux, pas de justice sans présupposer une liberté, liberté que le criminel a reniée, méconnue, ou trahie en sorte que la sanction concerne un homme qui s'est tenu en dessous de ses capacités

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

d'homme responsable, et que la sentence condamne pour avoir manqué à sa liberté raisonnable.

Or de nombreux textes orientent vers une négation de ces présupposés de toute justice et de tout droit, puisqu'ils affirment d'un côté « l'irresponsabilité totale de l'homme », et fustigent de l'autre la liberté comme une illusion. Sommes-nous là devant une contradiction qui ruinerait la philosophie du droit exposée jusqu'ici, et qui porterait un coup fatal à la crédibilité d'un philosophe, pris en flagrant délit d'affirmer en même temps une thèse et son contraire ? Comment interpréter cette philosophie de l'irresponsabilité et de l'innocence, revendiquée comme « le soleil d'un nouvel Évangile » dans un aphorisme précisément intitulé « Irresponsabilité et innocence » (*Humain, trop humain*, I, § 107) ?

L'homme est-il coupable ?

1. L'origine du mal et la justice

Pour situer à sa place exacte l'affirmation de l'innocence humaine, il convient de prendre conscience des racines existentielles chez l'homme Nietzsche des questions liées à la culpabilité. L'affirmer ne revient pas à relativiser son propos, puisque, nous le savons, Nietzsche reconnaît qu'un philosophe ne fait

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

jamais que parler de lui et de ses propres maladies. C'est au contraire se donner la possibilité de saisir la « perspective » à partir de laquelle il parle ; c'est aussi se mettre en état de comprendre au prix de quelles « métamorphoses » douloureuses et difficiles cette affirmation de l'innocence et de l'irresponsabilité a été atteinte ou entrevue. Ce qui est tout autre chose que d'aborder ces thèmes comme des provocations plus ou moins gratuites ou des thèses d'école à colporter comme telles...

Dès son enfance, Nietzsche est préoccupé par le problème du mal. Que ce soit l'effet de son éducation religieuse protestante, piétiste et culpabilisante, de ses fragilités psychologiques propres, du climat très féminin et protégé qui a baigné son enfance, importe moins que de consigner cette confession, faite en 1886 dans l'avant-propos de la *Généalogie de la morale* (§ 3) : il y reconnaît que « la question de savoir *quelle est* véritablement *l'origine* de notre bien et de notre mal » a constitué comme son *a priori*, et s'est imposé à lui « en contradiction avec [son] entourage, [son] âge, [ses] modèles, [ses] origines ». À l'âge de treize ans, dit-il encore, ce problème de l'origine du mal le conduisit à écrire son « premier jeu d'enfance littéraire », son « premier exercice philosophique », texte dans lequel il « confère à Dieu d'être le *père* du Mal ».

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Dieu lui-même origine du mal, et même du diable, voilà qui implique un regard plutôt noir et étouffant sur l'existence en général. Mais cela restitue bien l'horizon spirituel et intellectuel à partir duquel l'adolescent aborda la vie et fut provoqué à la pensée. Et même si Nietzsche reconnaît, dans le même avant-propos, qu'il est parvenu ensuite à se déprendre d'une recherche de l'origine du mal *au-delà* du monde, il ne fut pas pour autant libéré de la question. On peut même affirmer que sa rencontre avec l'œuvre de Schopenhauer, au moment de ses études à Bonn, vers l'âge de vingt ans, ne fera qu'aggraver l'identification du mal avec l'existence même, avec l'ici-bas. Ce que le jeune Nietzsche retient d'une philosophie dont la force le submerge d'abord, c'est, ainsi qu'il le révèle par exemple dans *Humain, trop humain* (II, § 33), qu'il faut nettement distinguer morale et métaphysique, et ne pas chercher à fonder les actions humaines sur « une essence intime des choses ».

Cette distinction est au premier regard libératrice : elle permet de ne pas conclure d'une réalité fondamentale mauvaise (métaphysique) à la méchanceté et à la culpabilité des actes moraux. Au contraire, même si Dieu était le père du mal, l'homme pourrait encore se penser comme acteur de bien(s). Mais une telle libération reste toute relative,

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

car cette distinction n'émancipe pas pour autant la morale de son lien avec le mal ou avec une nécessité d'airain. Schopenhauer en effet, loué pour « sa grande perspicacité en matière de choses humaines et trop humaines », démontre que « la signification éthique de l'agir humain » se prend à partir de la « stricte nécessité des actions humaines » ; il n'y a pas de liberté, mais illusion de liberté, car toute action est rigoureusement enchaînée à toute autre ; en conséquence, Schopenhauer illustre « l'absence absolue de la liberté et de la responsabilité du vouloir ». Aucune porte ne s'ouvre sur un royaume de liberté, mais toute porte « laisse apparaître derrière elle le mur d'airain étincelant du *fatum*: nous *sommes* en prison, libres nous ne pouvons que nous *rêver*, et non pas nous faire ». Impossible de se regimber contre cette connaissance-là.

Reste néanmoins à rendre compte de la souffrance et du mal, et comme « il n'est plus permis d'accuser ou de juger l'individu, la pauvre vague dans le nécessaire jeu de vagues du devenir – eh bien, que le jeu de vagues lui-même, que le devenir soit le pécheur ; là est la volonté libre, là on peut accuser, être condamné, payer et expier ; *que Dieu* soit *le pécheur et l'homme son Sauveur*; que l'histoire universelle soit faute, condamnation de soi et suicide ; que le criminel se change en son propre juge et le juge en son propre bourreau ». Cette solution schopenhauerienne n'est

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

ainsi qu'un « *christianisme renversé* ». Et même, si l'on peut dire, un christianisme aggravé : celui-ci, en effet, postulait un homme coupable et pécheur, mais doté de liberté par Dieu, donc appelé à se convertir de son péché, et il admettait un Dieu bon, capable de récompenser le pécheur et de lui pardonner. Si la liberté humaine était coupable devant Dieu, elle pouvait être rachetée par ce Dieu ; ici, c'est l'existence même, le cours des choses et de l'histoire qui est mauvais, trompeur, malicieux, et dont il convient de s'émanciper, donc qu'il faut « sauver ». Cette universelle accusation d'un monde identifié au mal ou à l'illusion trompeuse d'où il faut s'arracher en visant un *nirvana* salvateur, ne sort pas de la même logique perverse : il y a quelque part un coupable – il faut encore, dit le même texte, trouver un Agneau de Dieu qui porte le péché – mais cette fois-ci qui porte le péché de Dieu, et c'est le monde lui-même. « L'erreur ne réside pas seulement dans le sentiment "je suis responsable", mais aussi bien dans son contraire "je ne le suis pas, mais quelqu'un doit l'être". »

Tel est le pessimisme schopenhauerien, qui, on le voit, reste entièrement prisonnier de la stratégie de la culpabilisation, déjà présente dans le christianisme, mais active ici sous une forme inversée. Ce pessimisme fait toucher du doigt la nature du piège : l'appel à la res-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

ponsabilité constitue la base qui conduit à la culpabilité, et le recoupement, voire l'identification de la culpabilité à la responsabilité, provoque « la crampe mortelle du cœur désespéré ». Il faut donc mettre en cause cette sorte de surimpression entre culpabilité et responsabilité, il faut déraciner en l'homme la recherche maladive d'un coupable. Faute de guérir de l'obsession d'une recherche de causalité, l'homme croit trouver son salut dans les stratégies de l'accusation universelle : je ne suis ni responsable ni coupable, mais quelqu'un doit bien l'être – la nature, la Volonté essence de toute chose, l'illusion du sensible, la société, autrui. Car s'il y a un coupable, c'est donc que moi, pauvre victime de ce monde d'illusion, je ne le suis pas. C'est alors en se faisant juge et accusateur qu'on devient juste (ou qu'on prétend le devenir), selon la conclusion de l'aphorisme que nous commentons, oubliant alors l'interdit du Christ que le philosophe devrait reprendre à son compte : « Ne jugez pas ! »...

2. Contre la culpabilisation universelle

Or c'est précisément ce conseil du Christ qui indique la véritable rédemption dont Nietzsche parlera vers la fin de son itinéraire. On peut dire en effet que sa longue traversée de la nuit a consisté à s'arracher aux pièges de la culpabilisation, ceux hérités de son éducation piétiste, ceux qui lui étaient apparus

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

ensuite comme une libération au contact de Schopenhauer, et dont il découvre très vite qu'ils ne sont qu'un « christianisme inversé ». Cet arrachement ne fut pas qu'un désaveu intellectuel, un abandon de quelques idées néfastes, un congé donné à des illusions superficielles. Car la recherche de culpabilité structure non seulement une approche religieuse et métaphysique (un Dieu accusateur ou une Volonté mauvaise), ou une interprétation morale des actes humains (culpabilité et responsabilité), elle structure une psychologie, affectant les profondeurs de la sensibilité et de l'inconscient. Alors que la promesse éduque à la liberté et ouvre à la conscience morale, la stratégie de la culpabilité inculque la mauvaise conscience et retourne l'homme contre lui-même, le divise du dedans en dressant l'accusation contre lui. Alors que le créancier tient sous sa coupe le débiteur, tout en lui restant extérieur, la culpabilité intériorise l'accusation et la rend du coup insaisissable, fluctuante, obsessionnelle, sans terme prescrit.

Pour le dire d'un mot, l'itinéraire nietzschéen montre que l'accès à l'innocence se fera par une descente aux Enfers, par la traversée de la maladie et la proximité même de la mort, jusqu'à la découverte qui fut celle de Sils-Maria une journée d'août 1881, présentée comme une révélation dans *Ecce Homo*. On peut le dire dès maintenant, la grande

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

découverte de cette année-là, pressentie au cours des terribles années qui ont précédé, tient dans cette intuition : le monde n'a pas à être jugé, mais accueilli dans la bénédiction et l'affirmation ; le salut consiste à savoir dire-oui et à chanter la splendeur abyssale du monde. Affirmer plutôt que nier ou accuser, approuver plutôt que récuser et s'enfermer dans la culpabilisation universelle, voilà qui concerne « l'essence intime des choses » : le monde n'est ni bon ni mauvais, il n'est traversé par aucun dessein, ni bienveillant (providence chrétienne) ni malveillant (Volonté schopenhauerienne), il ne répond à aucun but qui donnerait prise à un jugement global, positif ou négatif, optimiste ou pessimiste ; il est tel qu'il est, et l'homme n'a pas à en juger, à s'en accabler ou à s'en réjouir. Voilà qui libère tout à la fois d'une *métaphysique* de l'accablement, d'une *morale* de la fatalité, et surtout d'une volonté entravée par la dénégation culpabilisante à l'égard de soi *(psychologie)*.

Cet aperçu vers ce que nous aurons à expliciter plus avant montre que les thèses nietzschéennes sur l'innocence du monde sont à comprendre dans le parcours que suit le philosophe pour se libérer des thèses écrasantes de la culpabilisation universelle. Aux yeux de Nietzsche, la culpabilité rentre dans le grand jeu de ceux que *le Crépuscule des idoles* appelle ironiquement les « améliorateurs de

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

l'humanité » ; elle est une pièce essentielle dans leur stratégie, et, en ce sens, elle est leur invention, car ils en ont besoin pour accuser soit l'homme, soit le monde, soit les deux à la fois. La Seconde Dissertation de la *Généalogie de la morale* montre d'ailleurs que les promoteurs des « idéaux ascétiques » prennent appui sur l'éducation nécessaire à la promesse pour enfermer l'homme dans le piège de la culpabilité ; ils font jouer le nécessaire ressort de la liberté responsable pour retourner contre l'homme même cette liberté et le rendre prisonnier du cercle ainsi créé. La ruse sacerdotale consiste à diriger contre l'homme les énergies qu'a libérées l'éducation à la promesse ; au lieu de le rendre actif et constructeur en canalisant ces énergies vers l'extérieur, l'idéal ascétique les ordonne à l'« amélioration » de soi, à l'ascèse, à l'extinction des passions, indiquant à la victime qu'elle est elle-même son propre bourreau et qu'il lui revient d'extirper ce qui fait son tourment – ou ce que l'idéal ascétique lui désigne comme son tourment. Devenu malade de lui-même, l'homme de la promesse se trouve pris dans le cercle d'une culpabilisation indéfinie, car il n'en a en effet jamais fini avec l'extinction des passions, et la mort à soi-même devient une poursuite harassante contre la vie même. La vie dressée contre la vie, telle est la définition de l'idéal ascétique. En ce sens, si la conscience morale est le fruit normal et heureux de la

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

contrainte exercée par le créancier sur le débiteur, la mauvaise conscience est le fruit vénéneux de la contrainte qui refoule les énergies créatrices contre l'individu lui-même : elle est la maladie qu'est l'homme intrinsèquement (*Généalogie de la morale*, II § 16).

La culpabilité est donc essentiellement affaire de psychologie, au sens nietzschéen du terme : elle tient dans la division intime de l'homme avec lui-même, dans le déchirement dont il est à la fois l'objet et le sujet. Mais il va de soi que les « améliorateurs de l'humanité » trouvent dans l'État (§ 17) ou dans la religion (§ 20) des complices de choix. Ils peuvent faire jouer au profit de la culpabilisation le recours à la contrainte étatique ou les sentences divines, et donc redoubler l'enfermement psychologique par l'enfermement politique et religieux. Ils peuvent expliquer qu'il faut à la fois être politiquement ou juridiquement conforme, mais aussi religieusement conforme, la divinité exigeant la sanctification, donc le perfectionnement moral. On comprend assez bien, d'ailleurs, que les mêmes améliorateurs de l'humanité coupleront sans peine les deux : la divinité sanctionne forcément tout manquement à la justice humaine.

Suffirait-il alors, pour échapper à l'enfermement, de promouvoir une critique anarchisante de l'État d'une part, et de développer

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

un athéisme libérateur d'autre part, selon des hypothèses explicitement évoquées à la fin du paragraphe 20 en ce qui concerne l'athéisme ? Celui-ci, émancipant de la peur de la divinité, libérerait du même coup de la peur de la justice humaine et des stratégies de la culpabilisation auxquelles elles sont liées. « On pourrait déduire, non sans vraisemblance, du déclin irrésistible de la croyance au Dieu chrétien, un considérable déclin de la conscience humaine de la culpabilité déjà constatable aujourd'hui ; et il ne faudrait pas écarter la possibilité que la victoire totale et définitive de l'athéisme délivre l'humanité de tout sentiment d'être en dette envers son origine, envers sa *causa prima*. L'athéisme est inséparable d'une sorte de *seconde innocence*. »

Mais cette perspective alléchante (cette « possibilité ») a peu de chance de devenir réelle. En effet, l'athéisme n'est nullement assuré d'une victoire définitive, car, comme nombre de textes nietzschéens le montrent, et notamment la fin de la Troisième Dissertation de la *Généalogie de la morale*, la croyance en l'idéal acétique peut se survivre sous bien des formes cachées, et par exemple sous la forme d'un scientisme inconscient de ses présupposés (§ 27), ou sous les dehors de l'agnosticisme qui « adore le *point d'interrogation* lui-même comme un Dieu » (§ 25). Mais surtout, cette solution facile oublie les enracine-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

ments psychologiques de la culpabilité : si la recherche d'un coupable est à ce point intériorisée dans l'individu, la suppression d'une référence à Dieu ne délivrera pas pour autant des tourments culpabilisants, et l'on peut même présupposer l'inverse : n'ayant plus d'objet sur lequel se fixer et grâce auquel s'apaiser, la culpabilité se portera sur toute sorte de cibles, et tel est bien le diagnostic nietzschéen à propos d'une société moderne où anarchistes comme démocrates ou socialistes sont toujours en quête de dénonciation de l'autre – pour détourner d'eux l'accusation qui les structure. Ainsi la « victoire » de l'athéisme n'est pas la victoire assurée contre le sentiment de culpabilité. Et cette conclusion vaut autant pour l'individu Nietzsche, dont l'émancipation à l'égard de la croyance religieuse n'a nullement coïncidé avec la fin de ses tourments culpabilisateurs, que pour une civilisation façonnée par la recherche du coupable et donc par les stratégies de l'accusation de soi et des autres, dont Schopenhauer fut une éminente victime.

Vers l'innocence ?

S'il s'agit de libérer l'individu des ravages de cette culpabilisation, on comprend mieux alors l'objectif de Nietzsche. « Éducateur » lui-même, comme le fut Schopenhauer à son endroit, il cherche à proposer à son lecteur-ami les voies d'une libération. C'est pourquoi

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

il lui faut démonter les mécanismes grâce auxquels la culpabilité s'installe et règne. Mais on devra se demander si ce démontage conduit nécessairement et inéluctablement vers l'innocence souhaitée, y compris pour Nietzsche lui-même.

1. L'erreur du vouloir libre

Puisque les « améliorateurs de l'humanité » jouent sur la liberté pour culpabiliser, il faut s'en prendre à ce qu'on pourrait appeler le concept porteur. Ce qu'ils tiennent pour allant de soi, ce qui est tellement utile pour confondre l'homme, à savoir sa liberté, ne serait-il pas à regarder d'un œil critique ? Ne faudrait-il pas, sinon nier la liberté, du moins en prendre une appréciation moins enflée, moins orgueilleuse, moins présomptueuse ?

Épousant cette ligne argumentative, Nietzsche fait observer dans *Aurore* qu'en effet nous aimons bien enfler nos possibilités, « penser beaucoup, beaucoup plus de choses que nous ne pouvons en faire et en vivre » (§ 125), et par là nous nous transportons dans un « royaume de la liberté » où nos idées et nos imaginations ne sont plus mesurées par nos actions, notre vouloir effectif et notre expérience vécue. La rigueur exigerait au contraire que « nous érigions en principe fondamental de notre pensée que nous ne pouvons comprendre que ce que nous pouvons

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

faire ». Cette évasion hors des contraintes et des limites a pour conséquence que ce « royaume de la liberté » n'est en réalité qu'« un royaume du superficiel et de la suffisance ». Et voilà pourquoi l'aphorisme 128 peut identifier la responsabilité à un rêve. Nous rêvons de la responsabilité, mais comme l'a enseigné « le sage Œdipe » nous ne sommes pas responsables de nos rêves... Or notre orgueil refuse cette sage leçon, et nous concluons du rêve à la réalité. Il se pourrait donc que « la doctrine de la liberté du vouloir ait son père et sa mère dans la fierté et dans le sentiment de puissance de l'homme », alors que plus de mesure nous conduirait à plus de modestie.

C'est cette sagesse, assez spinoziste en somme, que d'autres textes approfondissent, notamment dans *Humain, trop humain*. Et l'on n'oubliera pas en toute hypothèse que le démontage de l'idée de liberté du vouloir, connexe de celle de sujet libre, s'enracine chez Nietzsche dans une volonté de confondre la suffisance humaine, suffisance sur laquelle vont jouer les « améliorateurs de l'humanité » pour asseoir tout à la fois leur domination et le règne de la culpabilité. Il le rappelle d'ailleurs au moment de parler d'« irresponsabilité totale de l'homme pour son action et son être » (I, § 107), puisqu'une telle idée est « la goutte la plus amère que doive avaler

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

l'homme de la connaissance quand il était habitué à voir la lettre de noblesse de son humanité dans la responsabilité et le devoir ». Cette affirmation porte donc moins sur une nature des choses que contre une inflation anthropologique qu'il faut ramener à de plus justes proportions.

Et Nietzsche d'ajouter qu'en effet l'on aime bien poser une totale dichotomie entre actions bonnes et actions mauvaises, alors qu'il n'y a « pas de différence d'espèce, mais tout au plus de degré » ; car « les bonnes actions sont des actions mauvaises sublimées », et elles dépendent en outre des appréciations toujours relatives à une situation sociale et historique variable. De tels propos choquent et provoquent de « profondes souffrances », ils heurtent un présupposé enraciné dans notre dualisme métaphysique qui ne veut voir aucune parenté entre bien et mal, et s'enchante d'une totale antinomie des valeurs (*Par-delà bien et mal*, § 2) ; mais il se pourrait que « ces souffrances soient les douleurs d'un enfantement », car elles annonceraient la possibilité d'une « métamorphose d'une humanité *morale* en une humanité *sage* », où à tout le moins « certains hommes capables d'une pareille tristesse » pourraient être les annonciateurs de ce « nouvel Évangile », pour lequel coïncident nécessité et innocence. Par cette évocation d'une élite anticipatrice, Nietzsche indique clairement qu'il ne pose pas une telle

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

identification en thèse doctoralement assenée ou en nouvelle vérité indiscutable, mais qu'il suggère et propose plutôt une voie de libération (et il parle à nouveau de « royaume de la liberté », mais cette fois-ci en termes positifs) dans laquelle on – ou du moins certains – peut entrer. Cette sagesse hérite de notre habitude erronée de juger, de haïr et de condamner, mais elle peut se changer en nouvelle habitude « de comprendre, de n'aimer et de ne haïr point, d'élever son regard », et de s'arracher ainsi aux sortilèges de la culpabilité indéfinie. Élever plutôt que rabaisser : et si le présupposé pour atteindre à ces sommets, était l'affirmation de l'innocence et non l'accusation culpabilisatrice ?

Sans doute même faut-il encore aller plus loin – plus loin dans la provocation par rapport aux idées morales coutumières. De même que Platon a déclaré que l'homme ne fait pas le mal volontairement, il faut dire « l'homme agit toujours bien » (titre du § 102) : quoiqu'il fasse en réalité, c'est toujours son bien ou son plaisir ou sa propre conservation qu'il vise. Accusons-nous la nature d'immoralité pour un orage dévastateur ? À quoi servirait-il d'ailleurs de s'indigner des conséquences de la nécessité ? Quand un individu fait ce qu'il fait, il l'accomplit avec « le degré de rationalité » qui est le sien à ce moment-là, et rien ne sert d'invoquer d'autres causes pour

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

l'accabler. Rien ne sert non plus de l'accuser de méchanceté (§ 103) à l'égard d'autrui, car l'acte jugé méchant ne découle pas nécessairement d'une volonté de nuire, et d'autant moins que le déplaisir d'autrui reste largement inconnu... Comment donc pourrait-on mesurer la qualité morale ou immorale d'un acte ? Avant d'accuser, ne pourrait-on pas d'abord chercher à comprendre les visées propres de l'acteur, et donc le « degré de rationalité » de son acte ?

Voilà d'ailleurs qui déconnecterait notre concept de justice de celui de justice rétributive (§ 105), le purifiant de ses attaches culpabilisantes. La justice doit « rendre à chacun son dû », non punir ou récompenser « en propre », mais éviter par les sanctions le renouvellement d'actes nuisibles à la société. « Le sage » punit donc « pour empêcher que l'on agisse mal ». « L'intérêt de l'humanité » exige la perpétuation des récompenses et des punitions, car « si peine et récompense disparaissaient, du même coup disparaîtraient les motifs les plus puissants qui détournent de certaines actions et poussent à certaines autres ». Une telle philosophie de la sanction pousse donc aussi loin que possible la mise entre parenthèses de l'accusation à l'adresse de la liberté du vouloir, donnant à entendre que « le principe de la responsabilité totale », réaffirmé au début de cet aphorisme, concerne

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

l'individu « en propre », non la portée sociale de ses actes qui doit recevoir récompense ou punition.

2. Le monde inconnu du sujet

Il convient donc de ne pas accuser à tout prix l'individu pour des actes posés en continuité avec ses pouvoirs et la recherche de son propre bien. On ne doit donc pas supposer une volonté qui serait en quelque sorte au-dessus de ses pouvoirs et qui pourrait souverainement trancher entre eux. Une telle réserve s'impose encore pour une autre raison liée à la nature même du sujet. Contrairement à un préjugé traditionnel tenace, l'identité du sujet n'a nullement la clarté qu'on lui prête, et ici encore les stratégies des « améliorateurs de l'humanité » ont su utiliser l'orgueil humain pour accréditer l'idée d'un sujet conscient de soi et transparent à lui-même, maître et possesseur de ses actes, donc susceptible d'être mis en accusation devant son propre tribunal.

Une première erreur consiste à identifier ce que nous sommes avec nos états de conscience, et tel est « ce que l'on appelle le "moi" » (*Aurore*, § 115), couche superficielle de soi, qui cache « le monde inconnu du "sujet" » (§ 116). Or nos actes sont en réalité « quelque chose d'autre » que ce que nous en saisissons par la conscience claire, et il faut même dire qu'ils nous sont « essentiellement inconnus » ;

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

mais nous préférons nous en tenir à l'apparence identifiée à la réalité. Or si les choses extérieures ne « sont pas telles qu'elles nous apparaissent », « il en est ainsi du monde intérieur ». Mais là encore, une telle affirmation se heurte à une « croyance générale », enracinée dans l'habitude, elle-même accréditée par notre orgueil spontané. Même Platon et Socrate, pourtant « grands sceptiques et admirables novateurs », sont restés « innocemment crédules » en se faisant « les héritiers de la folie et de la présomption universelles », selon laquelle « il y a un savoir de l'essence d'une action », et donc que le sujet sait ce qu'il fait quand il le fait. Schopenhauer également est resté accroché à ce réalisme moral, quand il affirmait que « chacun de nous est un juge moral, compétent et parfait, connaissant exactement le bien et le mal », et que « chacun peut, par conséquent, tenir comme confesseur la place de Dieu ». Cette présomption survalorise le sujet et sa responsabilité, mais, étant flatteuse, elle plaît et trouve ainsi crédit : penser la liberté du sujet comme celle même de Dieu, qui n'y trouverait gloire ?

Aussi avons-nous bien du mal à avouer, à l'inverse de ces fantastiques et délirantes prétentions, que « toute notre prétendue conscience *(Bewusstsein)* est un commentaire plus ou moins fantastique sur un texte inconnu, peut-être inconnaissable, mais pres-

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

senti ». Cette conscience interprète les événements de la vie ordinaire à partir de sensations, d'affects, d'impressions, ou, comme dit ce texte, d'instincts qui s'imposent sans qu'on sache pourquoi, mais qui conditionnent la lecture des choses. Quelqu'un se moque-t-il de nous lorsque nous traversons la rue ? Selon les moments et nos états d'âme, nous réagirons comme on le fait en secouant une goutte de pluie, en chassant un insecte inopportun, en cherchant un motif de querelle, ou en s'en amusant pour « avoir involontairement contribué à ajouter un rayon de soleil à la joie du monde »... Cet « instinct » s'est emparé de l'incident comme un butin, mais ce que nous mettons dans l'incident n'y était probablement pas. Il faudrait bien plutôt examiner cet « instinct » et ce qu'il nous dit de la complexité de notre volonté. Notre réaction nous révèle à nous-même, plus qu'elle ne nous renseigne sur une essence des choses.

Il faut donc mettre en cause une conception simpliste mais flatteuse de la volonté, comme cause agissante et déterminante. L'idée de conscience *(Bewusstsein)*, comme celle de sujet (ou de Moi), n'est qu'une reprise ou une condensation de ce qu'on tient pour un fait d'expérience, à savoir « le caractère causal de la volonté » (*Crépuscule des idoles*, « Les quatre grandes erreurs », § 3). « Le "monde intérieur" est plein de mirages et de feux

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

follets : la volonté est du nombre. La volonté ne met rien en mouvement, et par conséquent n'explique plus rien non plus – elle accompagne simplement des processus, elle peut même faire totalement défaut. » Ainsi, tout le « monde intérieur » du sujet échappe comme tel à une conscience claire à soi, dominatrice de son empire, supérieure à l'enchevêtrement des affects. Autant de propositions avancées par *le Crépuscule des idoles*, dans le contexte d'une parade aux manœuvres des théologiens (§ 7) et des prêtres ascétiques pour rendre l'humanité « responsable au sens où ils l'entendent », c'est-à-dire pour pouvoir l'accuser et donc « punir et juger ». La stratégie nietzschéenne vise moins à détruire une idée traditionnelle de la volonté, du sujet et de la liberté qu'à « engager dans la direction inverse », c'est-à-dire à ouvrir le chemin pour « purifier la psychologie, l'histoire, la nature et les institutions et les sanctions sociales » des infections liées à l'idée de culpabilité.

3. Le dire-oui innocent

C'est pourquoi le chapitre intitulé « Les quatre grandes erreurs », qui procède à l'impitoyable critique de cette conception culpabilisante de la liberté, du moi et de la volonté, s'achève au paragraphe 8 avec l'énoncé de ce que peut seulement être « notre doctrine » *(Lehre)*. « Personne ne *donne* à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la société, ni ses parents

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

et ses ancêtres, ni *lui-même.* [...] *Personne* n'est responsable de ce qu'il est là, de ce qu'il est constitué de telle ou telle façon, de ce qu'il est dans de telles circonstances, dans un tel contexte. La fatalité de son être n'est pas à séparer de la fatalité de tout ce qui a été et de tout ce qui sera. Il *n'*est *pas* la conséquence d'une intention particulière, d'un vouloir, d'un but, avec lui *n'*a *pas* été faite la tentative d'atteindre un "idéal de l'homme", ou un "idéal de bonheur", ou un "idéal de moralité"; il est absurde de vouloir le faire *dévaler* vers un but quel qu'il soit. [...] Il n'y a rien qui pourrait juger, mesurer, comparer, condamner notre être, car cela voudrait dire juger, mesurer, comparer, condamner le tout. [...] *Mais il n'y a rien hors du tout !* – Que personne ne soit plus fait responsable [...] *cela seul est la grande libération* ; par là seulement est restaurée *l'innocence* du devenir. [...] Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité en Dieu : *par là* seulement nous sauvons le monde. »

Ce passage impressionnant paraît accréditer la thèse d'un stoïcisme nietzschéen s'inclinant devant la fatalité du monde. Il proclame en effet le refus de toute conception finaliste, base métaphysique des stratégies de la culpabilisation et de la morbidité psychologique. Impossible de juger à partir d'un point de vue supérieur ou d'un monde idéal, et voilà pourquoi on peut parler d'innocence du devenir,

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

non pas au sens où le devenir serait beau et bon, indemne de toute nocivité et de tout mal (affirmation naïve directement contraire au jugement sur la vie comme exploitation que nous avons déjà rencontrée), mais au sens où comme tel le devenir échappe au jugement moral appréciateur-dépréciateur. Il est ce qu'il est, ni plus ni moins. Mais on notera aussi que ce qui se donne à première vue pour un fatalisme se présente aussi comme un salut du monde, donc explicitement comme une libération. S'il est vain d'accuser et de chercher un responsable-coupable, alors le monde peut apparaître dans une altérité non marquée par des jugements humains, trop humains, dépréciateurs. Le monde pourra être affirmé dans une distance désensorcelante par rapport à toute forme d'anthropomorphisme.

Car une telle libération signifie d'abord que l'homme ne se cherche plus dans le monde ou dans le devenir : il faut qu'il sorte ou se mette en état de sortir de la recherche fiévreuse d'un sens qui le conforte en lui donnant une finalité, en réalité en le faisant centre de tout, donc en l'obsédant de lui-même et de ses petits malheurs. Une telle attitude libérante le dispose à accueillir la « révélation » de Sils-Maria, ou le message de Zarathoustra, mais ici encore il ne s'agit pas d'une vérité dogmatiquement assenée, tout au plus d'un

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

murmure qu'on peut entendre ou refuser. Une possibilité légère qu'on peut saisir ou non ; « une ombre est venue à moi. Ce que toutes choses ont de plus silencieux et de plus léger est jadis venu à moi ! », lit-on dans cette confidence, transparente allusion à Sils-Maria (*Ainsi parlait Zarathoustra*, II, « Dans les îles bienheureuses »).

Un fragment posthume donne une version remarquable de cette expérience : « La question primordiale n'est en aucune façon de savoir si nous sommes satisfaits de nous-même, mais si, de principe, nous sommes satisfaits de quoi que ce soit. À supposer que nous disions oui à un seul instant, nous avons, par là, dit oui non seulement à nous-même, mais à toute l'existence. Car rien n'existe pour soi seul, ni en nous-même ni dans les choses ; et si, une seule fois, notre âme a, comme une corde, vibré et résonné de félicité, toutes les éternités étaient nécessaires pour conditionner cet unique événement – et toute l'éternité était, dans ce seul instant de notre dire-oui, approuvée, rachetée, justifiée, affirmée. » (*Œuvres philosophiques complètes*, t. XII, 7 (38)).

Ce dernier fragment infléchit le fatalisme du fragment précédent dans le sens d'un accueil affirmatif de ce qui est, non comme un écrasement ou un accablement devant un enchaînement inéluctable de nécessités, mais

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

comme un rachat, une approbation, une justification de ce qui est. C'est celui qui bénit ainsi le monde qui le rend juste, tout en sachant ce qu'il comporte d'horreurs et de négatif... Telle est la nouvelle connaissance à laquelle Nietzsche, appelle son lecteur ; tel est aussi le « gai savoir », qui n'est pas complaisance dans l'irrationnel ou dans le non-sens, encouragement au nihilisme métaphysique ou à l'anarchie morale, mais bel et bien « savoir » dans l'allégresse à dire et à faire oui, donc à accueillir l'instant comme trace d'une « vivace éternité ».

Innocence de l'homme ?

On doit comprendre l'accès à l'idée d'innocence du devenir, comme un savoir initiatique au sens où il suppose durée, rumination, métamorphose de soi, entrée progressive dans une intuition qui prend peu à peu corps, découverte émerveillée d'une perspective libératrice. Telle est la seule façon d'écarter une lecture dogmatiquement nihiliste de Nietzsche, celle des « grenouilles froides » qui n'envisagent qu'une philosophie à leur image, donc étiquetable parmi les sublimes pensées qu'on peut exhiber sur la scène de l'histoire de la philosophie. Proposer cette interprétation, c'est se mettre aussi en état de résoudre la contradiction que nous avons analysée tout au long de ce chapitre. En un mot, l'appel à l'innocence du devenir conforte-t-elle la thèse de l'irresponsabilité totale de l'homme ?

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Nietzsche envisage-t-il sérieusement un homme délié de tout engagement à l'égard de lui-même ou de la société ? En viendrait-il ainsi à ruiner l'essentiel de son analyse sur le droit et la nécessaire cruauté éducatrice de la justice ?

D'une manière très générale, on peut d'abord répondre que si l'entrée dans le dire-oui ou dans les perspectives de l'éternel retour suppose une métamorphose, donc une transformation de soi, la proposition du philosophe va bien dans le sens d'une possible conversion d'attitude de la volonté. Au lieu de s'enfermer dans le non et de se faire le complice heureux-malheureux des stratégies de la culpabilisation, l'homme peut y échapper, donc écarter cette fatalité-là. Selon « les trois métamorphoses », chant inaugural des discours de Zarathoustra, il peut vouloir passer de l'attitude du chameau qui se complaît dans l'écrasement et n'existe qu'à porter le poids du péché du monde à celle du lion qui affronte le dragon paré de toutes les valeurs traditionnelles pour aboutir enfin à celle de l'enfant qui « est innocence et oubli, nouveau commencement, jeu, roue qui se meut d'elle-même, premier mouvement, "dire-oui" sacré ». Comment Zarathoustra pourrait-il proposer un tel devenir de l'esprit *(Geist)* si toute transformation de soi était à jamais bannie par fatalisme ?

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Si la volonté se pervertit en se déchirant contre un monde qu'elle considère comme accablant, elle se libère au contraire à affirmer le monde tel qu'il se dévoile dans la révélation de Sils-Maria. « Vouloir libère : tel est le véritable enseignement sur la volonté et la liberté, ainsi vous l'apprend Zarathoustra », (« Dans les îles bienheureuses »). Mais cette liberté ne peut se déployer qu'à l'écart des croyances en un monde identifié à un arrière-monde, idéal ou divin, là où par contre le monde est redevenu infini, surabondant, insaisissable en une finalité donnée. Quand l'homme ne se cherche plus dans le monde, quand sa volonté n'est plus écrasée par la lassitude, alors il peut « engendrer » et devenir créateur, c'est-à-dire être libre. « Dans mon connaître aussi, je ne sens que ma volonté dans son plaisir d'engendrer et de devenir, et s'il y a de l'innocence dans ma connaissance, c'est qu'en elle il y a volonté d'engendrer », dit le même chant. L'innocence se prend d'une volonté assez libre et forte pour créer et donc vouloir, telle la volonté de l'artiste.

À quoi l'on peut ajouter que, dans le même *Zarathoustra*, un chant intitulé « Du blême criminel », nourri d'allusions à *Crime et Châtiment* de Dostoïveski (livre qui avait vivement impressionné Nietzsche quand il le découvrit au hasard de ses lectures), illustre

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

assez bien cette conception de la volonté en négatif. Il est reproché au criminel d'être écrasé par son acte, parce qu'il est incapable d'en assumer la gravité et les conséquences ; parfaitement réactif, il n'en finit pas avec un accablement qui le paralyse et l'obsède dans une répétition indéfinie du passé. Et si le criminel n'est pas à la hauteur de son forfait, c'est parce qu'il ne peut pas s'en dire l'acteur, donc le responsable, et par là s'en libérer en l'assumant. « Le plomb de sa faute pèse sur lui, et de nouveau sa pauvre raison est rigide, engourdie, lourde. Si seulement il pouvait secouer la tête, son fardeau le quitterait, mais qui secouera cette tête ? » Personne d'autre que le criminel lui-même, mais n'est-il pas trop « blême », trop inconsistant pour s'avouer sa faute ? Une volonté inconsistante se laisse écraser par ses propres actes ou manipuler par tout ce qui cherche à l'avilir.

Ces considérations précisent la théorie nietzschéenne de la volonté. Si l'on voit bien que Nietzsche refuse une conception idéalisée de la volonté comme empire de soi sur soi, en tant qu'elle fait le lit de la culpabilité, il ne faut pas omettre pour autant que l'approche généalogique perdrait toute signification et toute portée si la volonté était pure illusion, non sens, invention pure et simple des prêtres ascétiques. Car la généalogie suppose qu'on puisse dévoiler les forces de faiblesse ou de puissance qui habitent toute

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

action et toute pensée ; elle fait corps avec une philosophie de la volonté comme ensemble complexe de pulsions et d'affects qui se hiérarchisent selon qu'une de ces pulsions, de force ou de faiblesse, prend le dessus sur les autres. Telle est la volonté : une résultante de ce combat permanent entre pulsions. Cette résultante peut donc être ramenée à ses éléments constituants, et telle est l'analyse généalogique. Celle-ci revient à demander : qu'est-ce qui a triomphé dans ce que je veux ? qu'ai-je voulu au juste ? qui l'a emporté du désir de nivellement, de peur devant l'inconnu, d'identification à soi, de refus d'affronter l'adversité en la niant, ou de l'aptitude à affronter la différence, à vouloir la distance, à risquer un dire-oui à ce qui fait obstacle ?

On pressent d'ailleurs qu'une telle analyse généalogique ne peut aboutir à des jugements simples ou simplistes sur une responsabilité qui serait assurément là. Selon une expression chère à Nietzsche, tout est affaire de *nuances*. Il faut toujours pondérer un acte, et rien ne permet jamais de trancher en toute certitude sur une responsabilité totale, pas plus d'ailleurs que sur une irresponsabilité totale. La perspective nietzschéenne consiste plutôt à dire qu'en tout acte se mêlent inextricablement force et faiblesse, bassesse et noblesse, négation et affirmation, ou encore que le dire-oui de l'enfant reste toujours imprégné plus ou moins de l'accablement du chameau.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Ainsi se trouve déjouée la stratégie de la culpabilité à tout prix, au profit d'une vigilance et d'une finesse dans l'appréciation de la qualité de l'acte, qui supposent extrême maîtrise de soi et prudence dans les accusations. Bien plus, la volonté humaine trouve force et puissance à dire-oui à la splendeur surabondante du monde, et c'est cette affirmation qui confirme en elle les puissances actives et neutralise (relativement) les puissances réactives et mortifères.

La position nietzschéenne est cohérente car l'éducation à la promesse, opérée par la rencontre cruelle avec les mœurs et la loi, dans la relation créancier-débiteur, suscite ou vise à susciter un « individu souverain ». Mais une telle souveraineté n'est pas et ne peut pas être celle d'un héros sûr et maître de soi, de la totalité de ses pulsions ou de la vie en lui-même. Une telle prétention à la maîtrise n'est que le rêve et l'illusion des forts. Le surhomme serait celui qui serait enfin revenu d'une telle illusion cauchemardesque pour incliner vers l'enfant qui sait qu'il a toujours à (se) vouloir à nouveau et que sa volonté créatrice ne sera jamais au terme ; bien plus qu'elle peut aussi succomber devant la faiblesse et la servitude. Il sait aussi, lui ami de la connaissance, qu'il ne peut se vouloir à nouveau que parce qu'il peut vouloir affirmer la beauté du monde et, comme Zarathoustra, bénir plutôt que dénigrer ou mépriser.

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Pages de fin

Dans Nietzsche 1997 , pages 123 à 127
Éditions Michalon

ISSN 1269-8563

ISBN 9782841860760

Article disponible en ligne à l'adresse

https://shs.cairn.info/nietzsche--9782841860760-page-123?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Michalon.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Table des matières

Introduction 7

I
Préjugés démocratiques et plébéisme

Le règne du dernier homme 15
« La vérité est dure » (*Par-delà bien et mal*, § 257) 26
Individualisme moderne et décadence .. 40

II
Justice et loi

Nécessaire justice 52
1. Microcosme et macrocosme 52
2. Loi et humanisation 55
3. Créancier-débiteur : la promesse ... 59
4. Vers une autoabolition de la justice ? 65
Noblesse du droit 70
1. Contre l'égalitarisme 70
2. Droit et châtiment. Critique de l'utilitarisme 75

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

3. Droit et sentiment de culpabilité .. 79
4. Le droit à l'épreuve de l'interprétation 81

III
Faute, responsabilité, innocence

L'homme est-il coupable ? 90
1. L'origine du mal et la justice 90
2. Contre la culpabilisation universelle 95
Vers l'innocence ? 101
1. L'erreur du vouloir libre 102
2. Le monde inconnu du sujet 107
3. Le dire-oui innocent 110
Innocence de l'homme ? 114

Bibliographie 121

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Sagim-Canale à Courtry
en décembre 2005
pour le compte des éditions Michalon

Imprimé en France

Dépôt légal : décembre 1997
N° d'édition : 00076
N° d'impression : 8815

Michalon | Téléchargé le 19/02/2026 sur https://shs.cairn.info via Université Catholique de Louvain UCL (IP: 91.181.33.226)